PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGERIE

Mémoria

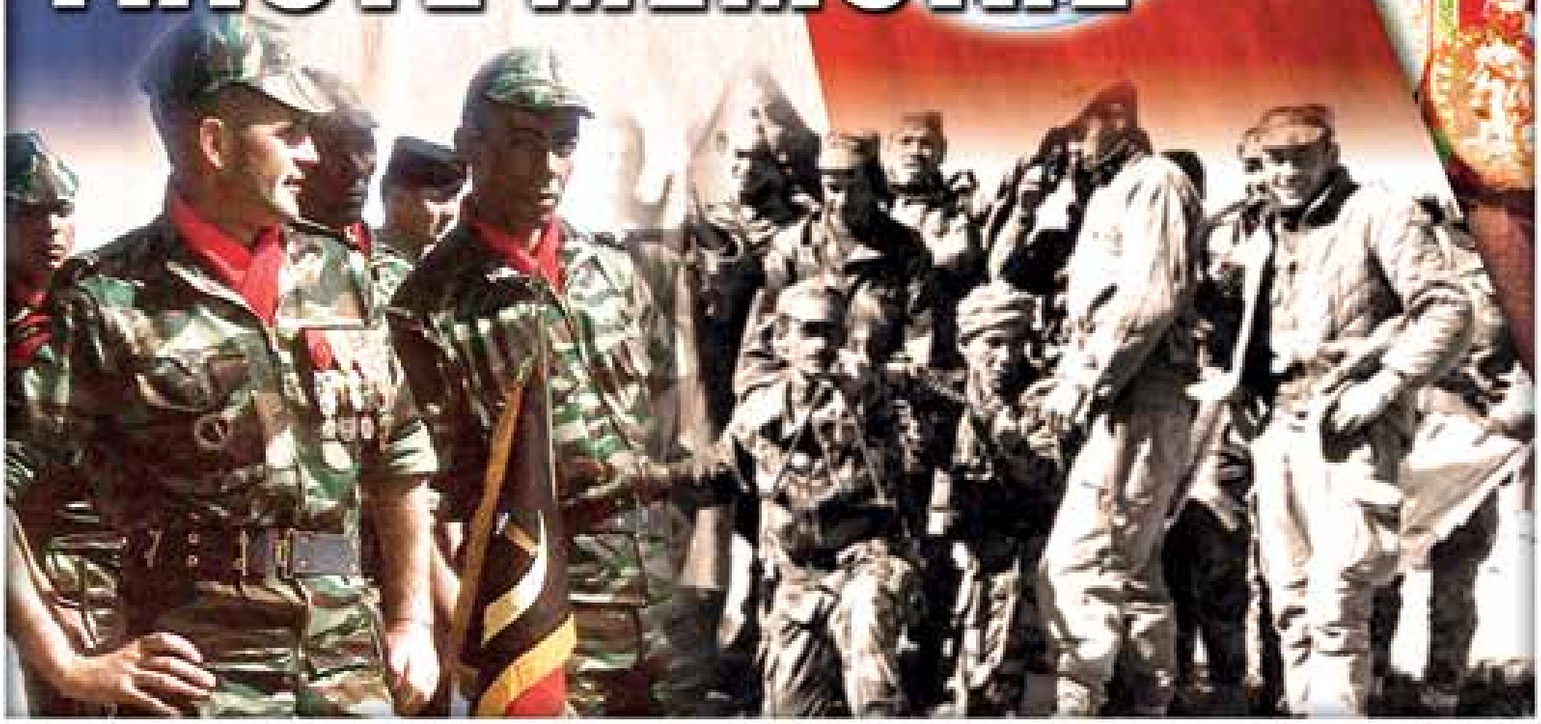
Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°73 Avril - Mai 2020 Prix : 200 DA

EDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

Commando Georges

UN ÉPISODE DE TRISTE MÉMOIRE



Lettre de l'Editeur

POUR UNE VIVE MÉMOIRE

AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Supplément
N°78 Avril-Mai 2020

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrice
Meriem KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

Rédaction
Adel FATHI
Aissa KASMI
Boudjemaâ HAICHOUR
Derradji Salah dit Rostom
Hassina AMROUNI
Zoubir KHÉLAIFIA

Direction Artistique
Halim **BOUZID**
Salim **KASMI**

Impression
SARL imprimerie Ed Diwan

Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (23) 304 652
Fax : + 213 (23) 304 653
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
Mémoria
Mémoria
@Mmoria2

El-Djazair.com GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz

COMMANDO GEORGES, UN ÉPISODE DE TRISTE MÉMOIRE

GEORGE GRILLOT ET YOUSSEF BEN BRAHIM

LE COMMANDO GEORGES

P.7 Histoire
Le commando Georges
LES HARKIS REVIENNENT CETTE SEMAINE !

P.11 Histoire
LE COMMANDO GEORGES VU PAR UN HISTORIEN FRANÇAIS

P.15 Histoire
LE COMMANDO GEORGES UN TRISTE PALMARÈS

P.19 Histoire
Youssef Ben Brahim
L'HOMME DE MAIN DES MERCENAIRES

P.23 Histoire
L'ALGÉRIENNE QUI DÉFIA LE COLONEL BIGEARD

GEORGE GRILLOT

YOUSSEF BEN BRAHIM

GUERRE DE LIBÉRATION

P.27 Portrait
Chahid Abdelhamid Bourezg
PARCOURS D'UN HÉROS

P.35 Histoire
Bataille de Djebel Béchar
LE COLONEL LOTFI ET SES COMPAGNONS TOMBENT EN MARTYRS

LE LIEUTENANT GAGET

COLONEL LOTFI

MASSIKA ZIZA

ABBES LEGHROUR

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie

Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION

El-Djazair.com

Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

SOMMAIRE

CHAHID ABDELHAMID BOUREZG

MARTYRES ET COMPAGNONS DU CHAHID BOUREZG

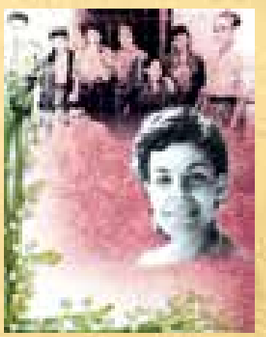
P.39 Portrait
Chahida Massika Ziza
LA REBELLE DES AURÈS

P.43 Histoire
Bataille du Mont Asfour
RETOUR SUR UN HAUT FAIT D'ARMES

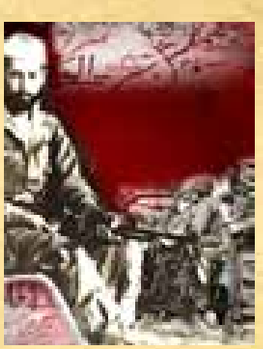
BATAILLE DE DJEBEL BÉCHAR

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.47 *Histoire de la ville de Béchar*
LA CAPITALE DE LA SAOURA



MASSIKA ZIZA



BATAILLE DU MONT ASFOUR

Le commando GEORGES

LES HARKIS REVIENNENT CETTE SEMAINE !

Adel Fathi

Guerre de libération

Histoire

Face à la ténacité de la résistance du peuple algérien et à son engagement irréversible aux côtés de son Armée de libération nationale, l'armée coloniale, sous l'impulsion de ses généraux, ébranlée par la chute de la IVe République, mais vite galvanisée par l'arrivée de Charles de Gaulle au pouvoir, eut l'idée diabolique de mettre en place de véritables commandos de la mort, dans le vain espoir de «pacifier» l'Algérie et d'endiguer l'élan révolutionnaire au sein de la population.

Composés essentiellement de supplétifs, ces commandos travailleront en coordination étroite avec les services de renseignements et les différents bureaux activant dans le domaine de l'action psychologique qui prenait alors une place prépondérante dans la stratégie de lutte contre «la rébellion».

C'est ainsi que plusieurs commandos de ce types ont été créés entre 1956 et 1959 en Algérie. On citera notamment le commando Guillaume, du nom d'un lieutenant parachutiste français, qui sema la terreur au sein de la population algérienne, notamment en Wilaya IV.

Général de Gaulle

Il y a eu aussi le commando Cobra, qui infesta longtemps la Wilaya V (Oranie). Dirigée par le lieutenant Gaget, cette unité est composée de 200 hommes, recrutés parmi les parachutistes et des harkis revanchards.

De tous ces commandos de chasse, le commando Georges reste le plus tristement célèbre par

Commando Guillaume

Le commandant Guillaume

Guerre de libération

Histoire

Commando Cobra

Le lieutenant Gaget

sa cruauté et ses méthodes machiavéliques. Constitué en 1959 par le lieutenant Georges Grillot, le commando Georges est composé principalement de membres de la Légion étrangère et de harkis fraichement ralliés à l'armée coloniale. Le capitaine Grillot était secondé par les lieutenants Armand Bénésis et Youssef Ben Brahim, chef harki de triste renom dans l'ouest algérien. Le commando était divisé en quatre groupes (appelés aussi katibas par mimétisme) : le commando1 Mohammedi, le commando 2 Riguet, le commando 3 Bendida, le commando 4 Mahmoud. Chaque groupe comptait 11 harkis équipés de mitrailleuses AA52.

Sa mission principale était de traquer les moudjahidine dans les maquis, mais surtout autour des villages et des mechtas qui constituaient la base arrière naturelle de l'ALN. Son terrain de prédilection s'étendait à toute la Wilaya V historique.

Certains historiens français attribuent à ce commando des victoires qui auraient mis hors de combat 1000 combattants de l'ALN, dont une trentaine d'officiers et sept chefs successifs de de la zone VI de la Wilaya V, comprenant notamment les secteurs d'Aïn Sefra, Frenda, Sebdou et l'Ouersenis

Echaudés par les premières résultats des opérations menées par les commandos Georges et Cobra dans l'Oranie, l'état-major de l'ar-

Bigeard et le lieutenant Grillot

Commando Georges

Le lieutenant Youssef Ben Brahim

Le lieutenant Armand Bénésis

mée coloniale organisa une visite «historique» du général de Gaulle à Saïda, le 27 août 1959. Le président français déclara ce jour-là à Youssef Ben Brahim, figure de proue des harkis dans cette région, adjoint de Georges Grillot à la tête du commando : « Terminez la pacification ! Une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie. »

Originaire de Saïda, ce combattant de la première heure au sien de l'ALN fut à la tête d'un réseau d'acheminement d'armes, de munitions et de médicaments, en provenance du Maroc, avant de se rendre à l'armée ennemie, dans des conditions qui restent à ce jour mystérieuses. Certaines sources attestent qu'il aurait quitté les rangs de l'ALN suite à des divergences avec les responsables du FLN/ALN installés au Maroc. Dénoncé pour cette attitude, il aurait été d'abord interné au centre de transit de Saïda. Et c'est là qu'il aurait été recruté par Georges Grillot qui venait de mettre en place, sur instigation de sa hiérarchie, un commando de la mort qui portera son nom. Celui-ci avait misé sur l'apport des harkis mus par un sentiment de vengeance envers les maquisards de l'ALN.

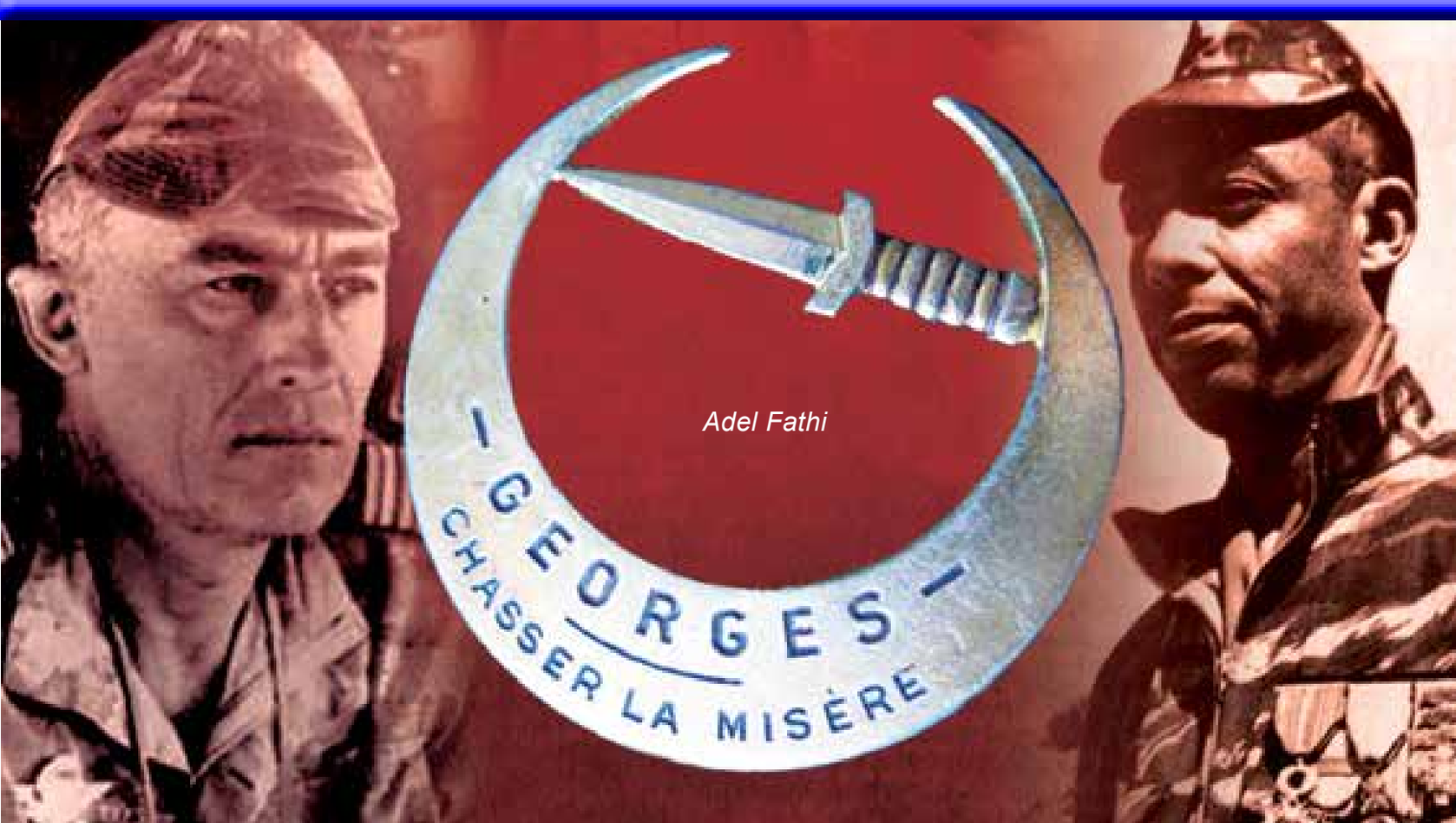
Son dévouement pour l'armée ennemie et son zèle remarqué dans la traque de ses frères le menèrent à s'imposer longtemps à la tête de ce commando. Le colonel Bigeard le couva d'éloges, qualifiant ses résultats obtenus sur le terrain de «sensationnels» et estimant, dans ses mémoires, que « le commando Georges deviendra un outil terrible qui donnera le frisson à l'ennemi et se fera un nom dans toute l'Algérie ». Entre janvier 1959 et janvier 1961, Youssef Ben Brahim aurait, selon ses laudateurs, réussi à « détruire » les maquis de l'ALN dans la région de Saïda et à rallier un certain nombre de moudjahidine. Ce qui lui a valu de nombreuses récompenses, dont une légion d'honneur qui lui a été remise sur son lit d'hôpital, suite à sa blessure en 1961. En 2010, son nom sera donné à une promotion d'officiers de l'Ecole d'application d'infanterie de Montpellier.

Le commando Georges sera dissous en avril 1962. Après le cessez-le-feu, la plupart de ses membres encore en vie furent rapatriés en France, comme ce fut le cas de l'ensemble des harkis. Youssef Ben Brahim, lui, a été rapatrié en Dordogne et sera assassiné en 1968 par un de ses anciens fidèles pour une histoire de mœurs.

Adel Fathi

Opération du commando Georges

Le **COMMANDO GEORGES** vu par un historien français



Adel Fathi

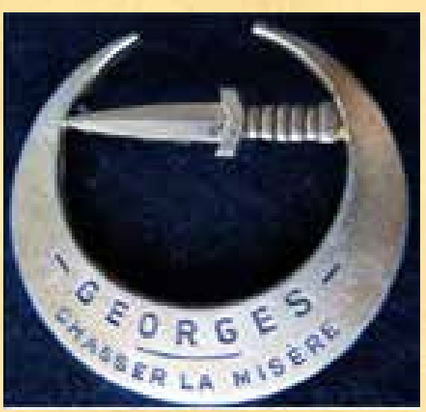
Très peu évoquée en Algérie, pour des raisons certainement liées à la sensibilité du sujet, l'histoire du commando Georges a toujours passionné les chercheurs et historiens français, dont certains cherchent avant tout à démontrer l'ampleur de la félonie qui s'est emparé, à certains moments, de la révolution algérienne.

1- Chef du commando Georges : George Grillot. 2- Youssef Ben Brahim

Parmi les auteurs qui ont tenté d'ausculter ce phénomène de guerre, Pascal Le Pautremat a consacré toute une étude au commando Georges, dit aussi *« commando musulman »*, qui sévit dans l'ouest algérien de 1959 à 1962. Publiée en 2013 sous le titre Le commando Georges : de la contre-guérilla à la tragédie, cette étude retrace le parcours de ce commando de chasse confié à un des officiers les plus aguerris de l'armée coloniale, le lieutenant Georges Grillot, en le plaçant dans le contexte politico-militaire de l'époque.

D'entrée, l'auteur estime que le commando Gorges symbolise *« la dualité d'un peuple »*, et que le recours à des groupes de combattants autochtones a démontré son efficacité, au vu des résultats militaires qu'il juge *« probants »*.

Pour revenir à la genèse de ce commando, l'historien rappelle que l'idée de s'appuyer sur des



« indigènes » pour mener une lutte de contre-guérilla avait déjà été appliquée à une petite échelle en

Indochine. Des commandos de supplétifs de Roger Vandenberghe ou de Jean-Louis Delayen, aux commandos du Nord-Vietnam (groupement *« Mer »*) rattachés à l'état-major des groupements des commandos mixtes aéroportés (GCMA), la tactique consistait à recruter des volontaires capables d'appliquer des méthodes de combat comparables à celles du *« Viet-minh »*.

L'auteur rappelle le futur chef du commando Georges. L'officier Georges Grillot était, déjà en 1947, alors jeune sergent des Troupes de marine, chargé en Indochine d'une section de partisans locaux. Sa mission était de recueillir des renseignements et d'infiltrer les troupes adverses. Usant de méthodes d'action psychologique, Grillot réussit ainsi à *« retourner »* des prisonniers, en leur faisant adopter les techniques des révolutionnaires viet-minh. Arrivé en Algérie en 1955, Grillot se voit d'abord confier un peloton de chars dans un régiment d'infanterie, avant d'intégrer le 3e Régiment de parachutistes coloniaux (3e RPC) du colonel Bigeard. Il profite de la création, en 1958, d'une école d'initiation à la guerre contre-révolutionnaire à Skikda pour suivre le colonel Bigeard, jusqu'à sa mutation au département de Saïda. C'est là que les deux compères mirent en place une unité de combattants composée essentiellement de ralliés, et dont la mission était de *« gagner la confiance »* de la population musulmane. Selon l'auteur, reprenant un

Opération du commando Georges

témoignage du colonel Bigeard, les opérations menées dans le département auraient conduit à *« l'anéantissement des 9/10e des rebelles »*. A la tête du commando qui porte son prénom, Georges Grillot, alors capitaine, poursuit les opérations, après le départ de son chef, jusqu'au début des années 1960.

Analysant le contexte politique, l'historien note que la formation du commando *« s'inscrit dans un contexte où l'armée française n'est pas du tout – ou très peu – préparée à la guerre révolutionnaire et subversive ». « Seuls quelques-uns de ses éléments, écrit-il, pour l'avoir pratiquée au Vietnam, sont conscients de son importance ; d'autant que, face à eux, le FLN forme ses jeunes recrues à la lutte des maquis et prépare les meilleurs d'entre eux à l'action politique, via son école des cadres de Larache ».*

Opération du commando Georges

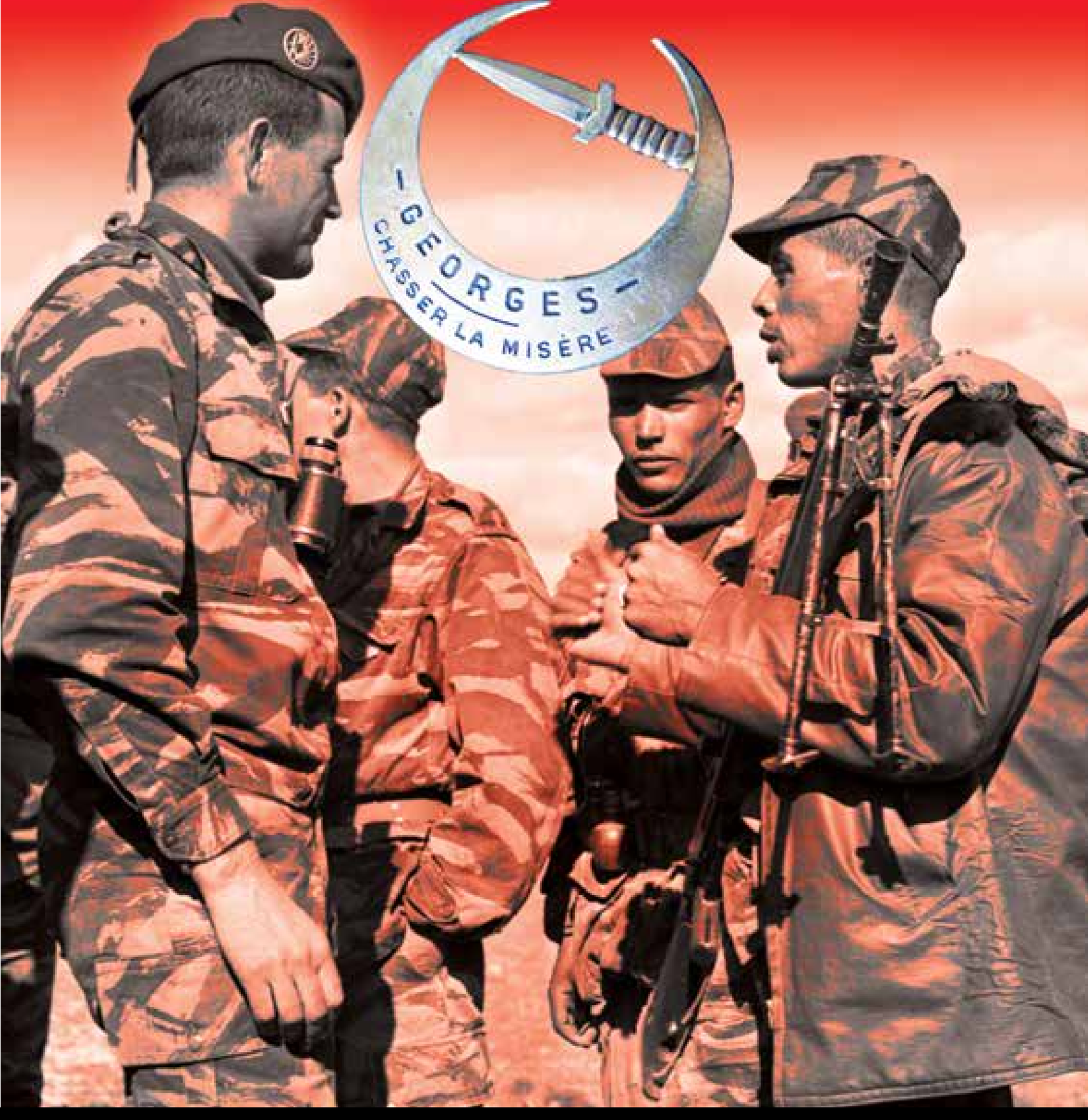
Plus intéressant, l'auteur raconte comment le commando a été créé. *« Grillot, avec l'accord de Bigeard, développe son commando à partir d'éléments ralliés, comme il l'avait fait en Indochine. Il base son action sur la confiance. Tout commence lorsque, pour sonder leur fiabilité, il met sa vie en jeu en passant la première nuit parmi cinq prisonniers, dont Youssef Ben Brahim, chef de bande, qui était jusqu'alors retenu à Tiaret. Grillot laisse son pistolet automatique à portée des cinq Algériens. Resté sain et sauf, Grillot est certain, le lendemain, d'avoir gagné leur loyauté et leur respect. »*

Grillot eut aussi recours au discours de propagande fondé sur *« les espérances d'une Algérie nouvelle »*, et adoptant un slogan trompeur *(« Chasser la misère ! »)*, parce qu'il savait que ses recrues étaient au départ des nationalistes, autrement dit des « idéalistes », comprendre qu'ils avaient tout de même un idéal. Ses premiers trophées s'appellent Ahmed Bettebgor, dit Smaïn, issu de l'école des cadres du FLN, et Youssef Ben Brahim, responsable du convoyage d'armes et de fonds entre le Maroc et les Wilayas III et VI. Il recrute, aussi en parallèle, d'anciens soldats de l'armée française déçus par leur position sociale et la situation générale de leur pays.

Après huit mois d'activité, le commando Georges compte une centaine d'hommes. Installé dans un camp spécial à Saïda, le groupe ne cesse de grossir pour atteindre 300 éléments fortement équipés, grâce au « dynamisme » de Youssef Ben Brahim. Le commando, au plus fort de son activité, disposera de près de 11 groupes (ou sticks) de 10 à 20 hommes chacun placés sous l'autorité d'anciens militaires élus. Calquant ses méthodes sur celles du FLN/ALN, la direction du commando crée le poste de commissaire politique, tout en confiant l'encadrement de ses membres à des hommes jugés dignes de confiance comme des chefs de douar ou des conseillers municipaux favorables à *« l'Algérie nouvelle »*. En même temps, pour donner à son groupe une apparence d'unité militaire « régulière », il instaure une formation militaire assurée par des officiers français. Cela dit, le commando Georges demeure, selon l'auteur, *« une unité à part, loin de faire l'unanimité des militaires français et qui suscite bien des avis divergents »*.

Evoquant les relations du général de Gaulle avec le commando Gorges, l'historien français atteste que lors de sa visite à Saïda, le 27 août 1959, où il a été reçu par Bigeard, le président français décora quelques membres algériens du commando. C'est dire que l'initiative du tandem Bigeard-Grillot était adoubée par les plus hautes autorités coloniales.

Adel Fathi



LE COMMANDO GEORGES
UN TRISTE PALMARÈS

Adel Fathi

La mission principale qui était assignée aux hommes du commando Georges était de collecter des informations auprès de la population et de traquer éventuellement les fidayin et les réseaux de soutien du FLN/ALN en vue de les démanteler. Pour ce faire, le commando disposait de ses propres réseaux dans les villes. Mais son champ d'action s'étendait jusqu'aux maquis.

Groupe réunissant les chefs de harka de « Georges », Georges lui-même (debout, au centre) et deux officiers de l'armée de l'air, le capitaine Peretti (à la gauche de Georges) et le capitaine Grégoire, indicatif radio « 110 » (à la gauche de Peretti).

Ses éléments s'astreignaient à une vie spartiate, similaire à celle que menaient les moudjahidine et s'habillaient aussi comme eux. Méthode qui s'avéra aussi efficace que peu couteuse pour procéder à des arrestations qui étaient de véritables kidnappings. C'est ainsi que, par exemple, des hommes déguisés du commando ont réussi à arrêter des cadres importants de la Wilaya V, parmi lesquels le lieutenant Bensadoun, et aussi des membres de l'Organisation politico-miliaire (OPA) identifiés par des agents infiltrés.

Usant des même méthodes d'infiltration, les hommes du commando Georges ont pu capturer, entre autres, un techniciens de radio de l'ALN, qui leur aurait communiqué le maillage radio et les méthodes des postes de transmission de l'ALN. Ce qui leur a permis de parasiter momentanément les liaisons mises en place depuis le Maroc jusqu'à Alger et transitant par Colomb-Béchar et Oran.

Autre *« exploit »* attribué à cette sinistre organisation : le démantèlement du commando de l'ALN conduit par Mohamed Cheikh qui préparait des actions d'envergure à Saïda. Au total, un millier de mou-

djahidine ou fidayine a été tué ou fait prisonnier, dont sept chefs successifs de la zone VI de la Wilaya V, et quelques milliers d'armes saisies.

Le commando ne s'est pas limité à combattre les hommes de l'ALN ou à déjouer leurs actions, il s'en prenait systématiquement à la population civile, en multipliant les exactions et les expéditions punitives. Sauf que, vers la fin de la guerre, au fur et à mesure que les accords d'Évian se précisaient, les dirigeants et les membres de cette unité atypique, à l'instar de l'ensemble des harkis et des supplétifs de l'armée coloniale, commençaient à s'inquiéter pour leur avenir : peur de vengeance, mais surtout crainte d'être abandonnés par la hiérarchie, qui elle-même, était, à ce moment-là, gravement divisée sur l'option à prendre. Gorges Grillot et ses adjoints seront encore indécis face aux tentations putschistes et au projet suicidaire de l'OAS qui sollicita les dirigeants du commando Georges pour se rallier à sa cause.

Grillot réclame et obtient la régularisation de la situation de ses hommes par un contrat à long terme de trois ans au titre de harkis pour la plupart de ses membres. En attendant, ils devaient être intégrés dans le secteur militaire de Saïda. Ils se sont *« résignés »* à accepter cette proposition *« sous la réserve formelle qu'à échéance de ce contrat, on leur proposerait un statut offrant des garanties positives de stabilité (contrat à long terme) et de sécurité, notamment de leur famille, soit dans le cadre des Forces nationales, soit dans le cadre des forces algériennes »*.

Le lieutenant Grillot (à gauche) et le sous-lieutenant Riguet (à droite)

De g. à dr. : Habib (chef 4e Katiba), le sous-lieutenant Riguet et Mebarki Tayeb

En mai 1962, le commando Georges fut officiellement dissous, en même temps que d'autres

Opération du commando Georges

commandos de chasse, tels que les commandos Noire, Olifant et Cobra, transformés en compagnies du 1/8e régiment d'infanterie. Les quatre chefs de katibas du commando Georges – Riguet, Bendida, Habib et Smaïn – furent nommés sous-lieutenants. Durant cette période cruciale, les membres du commando se sentaient livrés à leur sort. Pour les Algériens enrôlés dans ce corps, le choix était difficile entre une intégration incertaine dans les nouvelles structures préconisées par les accords d'Evian et un départ qui leur paraissait tout simplement suicidaire. Il faut savoir qu'un décret du 20 mars 1962 offrait aux supplétifs musulmans d'Algérie un statut qui leur permettait, après la démobilisation, un engagement soit dans la force locale, soit dans l'armée ou même dans les Centres d'aide administrative qui remplaçaient les Sections administratives spécialisées (SAS). Mais Georges Grillot n'a pas réussi à placer ses hommes.

Juste avant la démobilisation, le FLN avait mené un travail en profondeur au sein des familles ou tribus supposées acquises aux hommes de Gorges Grilllot, et notamment à son bras droit Youssef Ben Brahim. Beaucoup de femmes ont réussi à persuader leur époux de s'écarter de ce groupe de mercenaires. Ce dernier n'a pas tardé à commettre des exactions, y compris dans les milieux qui lui étaient loyaux. Ce qui accélérera sa déconfiture.

Les autorités coloniales hériteront d'un lourd fardeau : que faire des 3 000 civils affiliés à ce commando ? D'entrée, elles refusent leur rapatriement en métropole. Face aux promesses de pardon du FLN, certains harkis désertent avec leurs armes, pour rejoindre les structures de l'ALN, d'autres sont carrément rentrés chez eux. Combien sont-ils, les harkis présumés repentis ? On ne le sait pas avec exactitude, mais la mémoire collective retient qu'ils seraient aussi nombreux que ceux qui ont choisi de quitter la terre natale.

Adel Fathi

Opération du commando Georges

Youssef BEN BRAHIM

L'homme de main des mercenaires

Adel Fathi

L'hommage officiel qui lui a été rendu en 2010, en France, où le nom de ce grand harki de la région de Saïda, bras droit de Georges Grillot, chef du commando éponyme, témoigne de la place qu'il occupait dans les rangs de ce groupe de mercenaires.

Recruté par Georges Grillot, sur recommandation du colonel Bigeard qui le qualifiera de *« chef sensationnel »*, Youssef Ben Brahim avait adhéré à l'insurrection armée contre l'occupant dès novembre 1954, et était chargé pendant longtemps d'acheminer des armes, des munitions et des fonds à partir du Maroc. Pour des raisons qui restent, à ce jour, inexpliquées –même si des historiens colonialistes soutiennent qu'il serait *« écœuré »* par la conduit des dirigeants du FLN au Maroc- , il rallie en 1959 l'armée ennemie, avec armes et bagages et accepte l'offre du lieutenant Georges Grillot d'intégrer le commando de chasse qu'il venait de créer, et qu'il voulait former essentiellement d'anciens de l'ALN. Ce dernier, travaillant en coordination étroite avec le colonel Bigeard, avait comme plan d'infiltrer l'ALN, en essayant de calquer son mode d'action et de déploiement, tout noyautant en profondeur les milieux acquis aux moudjahidine.

Youssef Ben Brahim

Le lieutenant Georges Grillot avec Youssef Ben Brahim

L'expérience de Youssef Ben Brahim et celle de ses « compatriotes », dont les plus connus sont Bendida et Riguet, furent d'un grand apport à l'entreprise macabre des officiers français. Il assura longtemps le recrutement et l'instruction des harkis, en assurant leur protection et celle de leurs familles. Mais il fut surtout une sorte de « commissaire politique » qui se proposait d'intervenir même dans des conflits domestiques ou de type tribal, tout en entretenant des relations permanentes avec les autorités locales et traditionnelles.

Certains historiens français aiment à répéter que Youssef Ben Brahim fut séduit par le slogan pompeux du commando : « Chasser la misère », mais, son palmarès au sein de ce groupe prouve que son objectif premier était de se venger contre ses frères et de faire subir à ses compatriotes les pires représailles. Sa participation zélée aux grandes répressions des manifestations du 11 décembre 1960 à Saïda, qui durèrent plusieurs jours, montre bien qu'il était décidé à rester loyal à l'ennemi, alors que les lueurs de l'indépendance se profilaient à l'horizon. C'est le type même de harkis qui ne pensaient ni à se repentir, ni même à s'effacer lorsqu'arrive l'heure des comptes.

Voici un témoignage qui illustre bien les crimes commis par ce félon contre son peuple. Le 23 janvier 1961 à Saïda, alors que les manifestations d'indépendance se poursuivaient sans interruption, des jeunes manifestants, durement

De g. à dr. : lieutenant Youcef Ben Brahim, lieutenant Armand Benesis de Rortou et l'adjudant-chef Mohamedi

réprimés et pourchassés par les forces coloniales, étaient retranchés au quartier Boudia. Les commondos, à leur tête Youssef Ben Brahim, secondé par ses acolytes, Riguet et Smain, firent une incursion dans le quartier et forcèrent les portes à coup de massues. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait ce qui engendra la mort de cinq civils appartenant à une même famille.

Pour leur prouver leur confiance, les dirigeants du commando le nommèrent sergent, dès le départ, avant de le promouvoir aux grades d'aspirant, puis de sous-lieutenant et, enfin, de lieutenant, adjoint de Gorges Grillot avec un officier français, Bénésis de Rotrou. Au sein du commando, il se distingua par un dynamisme à tous crin et un dévouement sans faille en faveur de la France et de son armée. Mettant sa connaissance du terrain, des hommes et de la population au service du commando, ce dernier réussit à anéantir presqu'entièrement les maquis de l'ALN dans la région de Saïda.

Voyant son ardeur et son zèle, et pour l'encourager à aller de l'avant, les autorités coloniales, sur instigation de son mentor, le colonel Bigeard, ont tôt fait de le décorer, en lui décernant la médaille militaire. C'est le général de Gaulle qui lui la remit de

1- Youssef Ben Brahim. 2- Colonel Bigeard

ses mains en septembre 1960, c'est-à-dire trois mois avant les manifestations populaires du 11 décembre qui surprirent les états-majors français par leur ampleur. Quelques mois plus tôt, De Gaulle s'était adressé personnellement au lieutenant Youssef Ben Brahim, le 27 août 1959 : *« Terminez la pacification et une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie ! »*

Avant même la signature du cessez-le-feu, le 19 mars 1962, Youssef Ben Brahim quitte l'Algérie pour la France, avec sa famille. Avec son garde du corps, un certain Daho, et un autre harki, Smaïn, il ne lâchera pas prise, puisqu'il continua à s'en prendre aux militants du FLN et à user impunément de leurs armes.

Installé avec d'autres harkis en Dordogne, où il a acheté une petite ferme, il se chargea longtemps d'organiser sa communauté regroupé dans un camp et livrée, comme on le sait aujourd'hui, à eux-mêmes. Entré en conflit avec un d'entre eux, il s'est fait tuer par balle en 1968. Attentat que des sources proches des nostalgiques de l'Algérie français imputaient, sans preuve, à d'anciens membres du FLN.

Adel Fathi

L'Algérienne qui défia le colonel Bigeard

Adel Fathi

Si l'image de sa capture, avec deux moudjahidine entourés d'une cohorte de soldats français et de harkis en plein centre-ville de Saïda, a fait sensation à sa parution le 8 décembre 1959, peu de gens connaissent aujourd'hui l'héroïsme de cette femme, mineure à l'époque, face à la barbarie coloniale qu'incarnait le tristement célèbre colonel Bigeard, affecté pendant une année, avec comme mission de « pacifier » la région.

Moudjahida Djamila

La jeune moudjahida Djamila, entre les deux moudjahidine, Madani Bouziane et Mohamed Cheikh

Guerre de libération

Histoire

Colonel Marcel Bigeard

Georges Grillot

Cette photo, prise par un soldat français, montre la jeune femme Djamila, entre deux braves moudjahidine, Madani Bouziane et Mohamed Cheikh, ligotés et tenant des couteaux dans leurs bouches. Les trois venaient d'être arrêtés par des hommes du commando Georges, créé par le colonel Marcel Bigeard et constitué essentiellement de ralliés algériens.

La jeune femme s'appelle Fatima Naamaoui alias Djamila et, contrairement à ses deux compagnons, a eu la chance de survivre à la guerre. Trainés jusqu'à à la place principale de la ville de Saïda, les trois héros furent exposés à la population, avant d'être emmenés dans un camp d'internement où ils subiront les tortures les plus cruelles. Le colonel Bigeard profita de l'occasion pour haranguer la foule ce jour-là, en pérorant : *« Je quitterai Saïda, l'esprit rassuré après la fin de ma mission ! »*

Dans un témoignage, Djamila raconte les circonstances de son arrestation par les sbires du capitane Georges Grillot, chef du commando portant son prénom. Cela s'est passé à la ferme Hamdane Ali près de Saïda, le 7 décembre 1959, c'est-à-dire quatre mois, jour pour jour, après la visite *« historique »* du général de Gaulle à Saïda et l'hommage solennel qu'il avait rendu aux membres du commando Georges pour « le travail qu'ils faisaient » dans le cadre du projet de « pacification » qui lui était si cher. Ce jour-là, Mohamed Cheikh décida de descendre de la montagne pour mener une opération à l'occasion des fêtes de Noël. Les moudjahidine apprirent, dès l'aube, qu'ils étaient encerclés par l'ennemi. Ils sont alors allés se réfugier dans une cachette sous une écurie. Mais les soldats étaient vraisemblablement bien informés, grâce aux renseignements que leur avait fournis un *« mouchard »*.

Pendant le siège, les soldats leur demandèrent de se rendre, avant de les attaquer. S'ensuivit un accrochage violent. Après avoir épuisé leurs munitions et perdu, au passage, deux hommes : Bouzid, un artificier de Tighennif, et un moudjahid nommé Kada Moustache, les survivants furent arrêtés.

Djamila se souvient que, ce jour-là, elle portait les vêtements d'une vieille femme, son uniforme étant lavé. D'ailleurs, on voit bien dans la photo qu'elle est, en effet, vêtu *« en civil »*. Elle témoigne que l'armée coloniale avait découvert une quantité importante d'armes et de munitions qui étaient destinés au maquis. Ces armes avaient été ramenées par deux soldats algériens qui avaient déserté l'armée française.

Sur cette *« parade »* que Bigeard et ses hommes leur firent faire, Djamila raconte que la mort les guettait à tout moment. *« Il faisait très froid lorsque Bigeard a décidé de nous faire défiler à travers les rues et ruelles de la ville de Saïda, pour semer la terreur et la peur dans les esprits de la population. Mais, malgré cela, j'entendais de temps en temps quelqu'un dire: « Tenez bon ! Tenez bon ! » D'autant plus que l'effroyable scène du moudjahid Ali Aouni, jeté depuis un hélicoptère, était encore vivace dans les esprits »*, se souvient-elle.

De g. à dr. : Un pilote ALAT, lieutenant Armand Bnenesis de Rotou et Adda Sersar, ancien chef de Katiba

Ce qui lui a fait le plus mal, c'est lorsqu'elle entendit les harkis du commando Georges entonner devant elle des chants de fête, et aussi lorsqu'elle reçut un violent coup de crosse à la figure de la part d'un rallié, après lui avoir rappelé l'époque où il était avec les moudjahidine au djebel, avant de rallier l'armée française et d'intégrer le commando Gorges, sur instigation du chef politique Youssef Ben Brahim qui était son proche.

Dans son témoignage, elle se souvient également de ce harki qui menaça Mohamed Cheikh de lui percer la joue avec un couteau s'il ne le tenait pas dans sa bouche. Un autre harki, nommé Adda Sersar, lui aussi ancien membre de l'ALN, se montra encore plus cruel en la déshabillant au centre de torture. Elle raconte : *« Toutes mes supplications ne m'ont été d'aucun secours. Je lui ai rappelé que c'était lui qui m'avait appris les soins infirmiers et les premiers secours au maquis avant de s'évader avec sa femme, elle-même moudjahida, pour rejoindre les Français. »* Le couple a gagné la France après l'Indépendance. Mais, un jour, rongée par les remords, l'épouse de ce félon lui rendit visite chez elle pour lui demander pardon.

Lors du procès, le juge lui a posé des questions sur les mobiles de son adhésion à la révolution, *« malgré son niveau d'instruction »*. Sa réponse fut sans appel : *« J'ai appris à l'école française que Jeanne d'Arc s'est battue pour la libération de son pays, alors je voulais faire de même pour mon pays. »* Elle sera condamnée à vingt ans de prison et restera six mois à la prison de Mascara, avant d'être transférée à Oran, puis à El-Harrach, en compagnie d'autres moudjahidate et fidayate, dont Zoubidour Halima, dite Mama et Souiah Houari.

Après un séjour à El-Harrach, elle fut transférée en France, d'abord à Marseille, puis à Rennes, où elle rencontrera les héroïnes de la bataille d'Alger, à l'image de Zohra Drif, Djamila Boupacha, Fatima Tandjaoui, Danielle Minne, Jacqueline Guerroudj, et d'autres. Comme elles, Djamila ne sera libérée qu'à la signature des accords du cessez-le-feu, en mars 1962.

Adel Fathi

Chahid **ABDELHAMID BOUREZG**

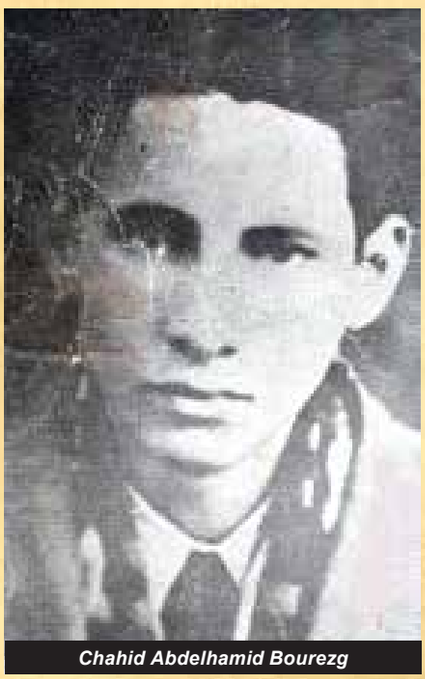
PARCOURS D'UN HÉROS

Salah Derradji dit Rostom

Naissance

Abdelhamid Bourezg est né le 19 novembre1930 à Maadid (kalaa et capitale des Hammadites) dans l'actuelle wilaya de Msila. Fils de Larbi et de Difel M'barka, il avait sept frères et sœurs : le moudjahid Abdelmadjid (officier de l'ALN en Wilaya I), le moudjahid Mohamed Mamoune (ancien lycéen et membre de l'Organisation civile du FLN en Wilaya I), Mohamed-Salah, Mohamed-Nadir, Fatima, Djamila et enfin Oum El-Kheir.

Abdelhamid Bourezg a grandi dans une famille qui lui a inculqué les préceptes de la religion et du patriotisme. Il a appris par cœur le Saint Coran alors qu'il n'avait que quatorze ans. Son oncle cheikh El-Ouelhi Bourezg se chargea de son éducation et lui apprit les rudiments de la langue arabe et les principes de la jurisprudence islamique, entre les années 1944 et 1946 à la zaouïa de cheikh El-Ouelhi Bourzeg, chef de la tariqa tidjaniya, qui eut à jouer un rôle majeur dans l'enseignement du Coran, l'éducation et la réconciliation entre les habitants de la Hodna, à Msila et Bordj Bou Arreridj. Pendant la guerre de Libération nationale, cette zaouïa est devenue une véritable forteresse pour la Révolution, hébergeant et approvisionnant les moudjahidine, ce qui a poussé l'ennemi à l'incendier.


Chahid Abdelhamid Bourezg

Chahid Abdelhamid Bourezg

En 1947, son père l'envoie en Tunisie, plus précisément à la Zitouna, pour poursuivre ses études. Il obtient un certificat d'aptitude, mais préfère y rester encore deux années supplémentaires pour approfondir ses connaissances.

Dès son jeune âge, Abdelhamid a appris à se prendre en charge et n'aimait pas être dépendant de ses parents. Alors, il partait souvent en France pour travailler pendant les vacances d'été et gagner ainsi de quoi payer ses frais scolaires.

Au cours de son cursus scolaire, il était un exemple de l'élève sérieux, studieux et dynamique. Aussi, partageait-il avec ses camarades algériens et tunisiens leurs activités culturelles et nationalistes si diverses et si intenses, et n'hésitait pas à se solidariser avec eux dans leur grève pour réclamer une réforme de l'enseignement qui était dispensé alors à la Zitouna.

Son activité au sein du mouvement national

Abdelhamid Bourezg adhéra au mouvement national et y activa au sein des cellules estudiantines en Tunisie, puis en France. Cette activité s'est étendue en Algérie où il intégra la cellule du MTLD à Bordj Ghedir, aux côtés d'un groupe de militants, dont on peut citer Ammar Belalta, Mahmoud Khebaba, Boussam Lemnaouer et d'autres. Son action consistait notamment à diffuser les idées révolutionnaires et nationalistes et à renforcer l'unité d'action autour des idéaux du parti visant à s'affranchir du colonialisme.

La Zaouia du cheikh Bourezg El Ouelhi , arrière grand père du chahid Abdelhamid

Au moment de la dissolution du parti, suivie de l'arrestation de plusieurs militants, Abdelhamid s'éclipsa et limita ses déplacements entre Barika, Hama et Boualeb, fuyant les autorités coloniales, surtout qu'il était déjà à ce moment-là porté comme insoumis au service militaire obligatoire. Il continua à militer jusqu'à son adhésion définitive à l'Armée de libération nationale.

Son adhésion à l'ALN

Abdelhamid Bourezg sera recruté en février 1956 à Sétif (Zone III, Région 1 de la Wilaya I historique, Aurès-Nemamchas), où il gravit l'échelle des responsabilités. Il fut d'abord nommé chef du 3e secteur (Ras El-Oued) dans la zone susmentionnée, et après l'entrée en vigueur des résolutions du congrès de la Soummam, il fut désigné à la tête de la première compagnie (katiba) du bataillon de zone.

Fin 1958, il fut nommé responsable militaire de la Région 2 (Ain Touta), relevant de la Zone I de la Wilaya I, où il dirigea plusieurs batailles et opérations de commandos de grande envergure. Ensuite, il fut désigné commandant de zone par intérim, assumant désormais les fonctions de responsable politique et militaire, jusqu'à sa mort, dans des circonstances mystérieuses, dans la région des Aurès en avril 1959, suite aux conflits qui avaient éclaté entre les principaux dirigeants, à cause notamment de l'interférence des prérogatives des uns et des autres et du non-respect des tâches assignées à chacun d'eux.

Ses activités militaires pendant la guerre de Libération

Abdelhamid Bourezg a un parcours riche en activités militaires depuis qu'il a rejoint les unités combattantes de l'ALN, et celles-ci sont si nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer toutes, mais on peut citer, néanmoins, les plus marquantes :

Guerre de libération

Histoire

1- L'attaque de la caserne des sapeurs-pompiers de la ville de Sétif dans la nuit du 13 au 14 avril 1957, où six militaires français chargés de la sécurité du centre ont été enlevés, puis éliminés, et où un certain nombre de pompiers algériens ont rejoint les rangs de l'ALN.

Au cours de cette attaque, toutes les armes et tous les équipements du centre ont été récupérées, et le matériel trop lourd à porter sera tout simplement détruit (la nouvelle de l'attaque a été rapportée par le journal Le Monde, paru le 16 avril 1957).

Quant aux personnes ayant rejoint l'ALN à l'issue de cette action, nous pouvons citer :

- le pompier Hachemi Ourabah, le cerveau de l'opération depuis l'intérieur du centre (tombé au champ d'honneur, une rue de la capitale, l'ex-rue Blaise-Pascal, porte aujourd'hui son nom),

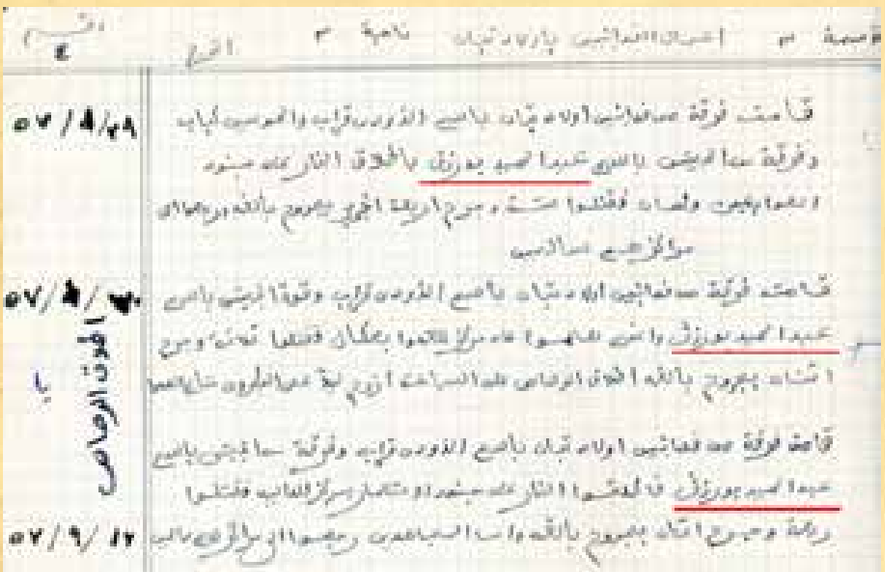
Chahid Abdelhamid Bourezg au maquis

Bourezg Abdelmadjid officier de l'ALN et frère de Abdelhamid

pompier Fodhil Tergou (tombé au champ d'honneur, une rue de la ville de Sétif porte aujourd'hui son nom),

- Mohamed Boudoukha, dit « le Parisien » ou « Kebaina » ou encore « Pierrot le fou », surnom qui lui a été donné en raison de ses nombreuses opérations de guérilla réussies. Il était un ami des deux chouhada susmentionnés et recherché depuis 1956. Il est tombé martyr en 1960 dans les environs de Merouana, dans la wilaya de Batna,
- les deux autres seraient, selon certaines informations qui restent à vérifier, Lamri Benroula et Mohamed Guenifi (chahid).

Les cinq étaient sortis de la caserne à bord d'un camion de pompiers, en actionnant les gyrophares, comme s'ils étaient en intervention pour éteindre un incendie. Ainsi, ils ont pu franchir de nombreux barrages sur leur route vers le poste de commandement sans avoir suscité le moindre soupçon de la part de l'ennemi.



Exemple d'opérations du Chahid Bourezg Abdelhamid

Ces braves pompiers avaient commencé à s'abreuver de nationalisme et à ressentir le devoir de rejoindre la Révolution, depuis qu'ils avaient vu, de leurs propres yeux, le massacre d'Algériens par l'armée française lors d'une incursion rapportée, d'ailleurs, par Le Monde dans son édition du 16 avril 1957.

2- L'attaque du poste militaire basé dans la ferme Baral, située à la sortie du village de Mazloug, dans les environs d'Ain Oulmane, le 11 mai 1957 (Baral est le nom de famille de colons propriétaires de plusieurs fermes dans la région de Sétif). Cette action a été menée par un commando composé des frères : Mohamed-Chérif Boussam, Abdallah Abdeslam, Laïd Aiouadj, Omar Bahar, tous morts au champ d'honneur. Y ont également participé les cinq sapeurs pompiers cités ci-dessus.

Les membres du commando ont réussi à éliminer les soldats ennemis qui étaient dans le poste, à détruire leurs véhicules et à récupérer plusieurs pièces d'armes, dont une mitrailleuse de calibre 30. Coupables d'avoir maltraité et opprimé les citoyens algériens, et permis à l'armée coloniale d'installer un poste avancé sur ses terres, le colon, sa femme ainsi que trois de ses enfants furent passés à l'arme. En outre, cette famille était connue pour être, de père en fils, ouvertement hostile à la population algérienne, et l'avait démontré à de nombreuses occasions, comme lors des manifestations du 8 mai 1945. Ce jour-là, le colon rassembla plus d'une centaine de personnes et leur ordonna de prier vers l'Ouest – inversement à la qibla – en leur disant qu'il était, lui, Ali bin Abi Talib. Il a tué, ce jour-là, tous ceux qui avaient refusé de se soumettre à cet acte odieux.

Il faut savoir aussi que le colon Baral, propriétaire de la ferme, est issu de la famille du général de brigade Joseph Napoléon Paul de Baral (1806-1850). Celui-ci était l'un des chefs militaires du corps expéditionnaire français présent au débarquement de Sidi Fredj lors de l'invasion de l'Algérie en 1830. Lors de la conquête de la Petite-Kabylie, il y a commis des crimes

PIECE 0/16

page 2.

L'ennemi a eu 5 tués et un grand nombre de blessés.
Nous avons eu deux blessés légers.

27/3/58: 2 Fermes des Katiba 1 et 2 ont dressé une embuscade, organisée entre BARIKA et M'DOUKAL, sur un convoi militaire composé de 12 véhicules,
Nos Djounoude ont ouvert le feu et détruit totalement 3 véhicules, un grand nombre d'ennemis a été tué. Le feu a duré jusqu'à intervention d'un renfort ennemi venu de M'DOUKAL.
Nous avons perdu 3 hommes, tués, 1 Sergent - Chef et 1 2e classe, et 2 autres blessés.

MOTION HEBDOMADAIRE :

28/3/58: 4 Mines, dégats importants pour l'ennemi en hommes, 4 véhicules détruits, 30 hommes tués, cela le jour où ils voulaient charger les civils pour les emmener au vote.

2/10/58: Une bombe sur V.F. près de DOUAR, 50 mètres de voie arrachée, interruption de trafic, 1 jour.

Salut
.ABDELHAMID Bourezg

Quelques opérations du chahid Bourezg

Martyrs et compagnons du chahid Bourezg

abominables contre la population locale. Les résistants algériens ont réussi à l'éliminer lors de la bataille d'Amessiouène, dans le douar d'Ait Immel (dans l'actuelle wilaya de Béjaia), le 21 mai 1850. Des milliers de civils avaient perdu leurs vies lors de ces combats inégaux. Une famille de ses descendants est installée par la suite à Mazloug du côté de Sétif.

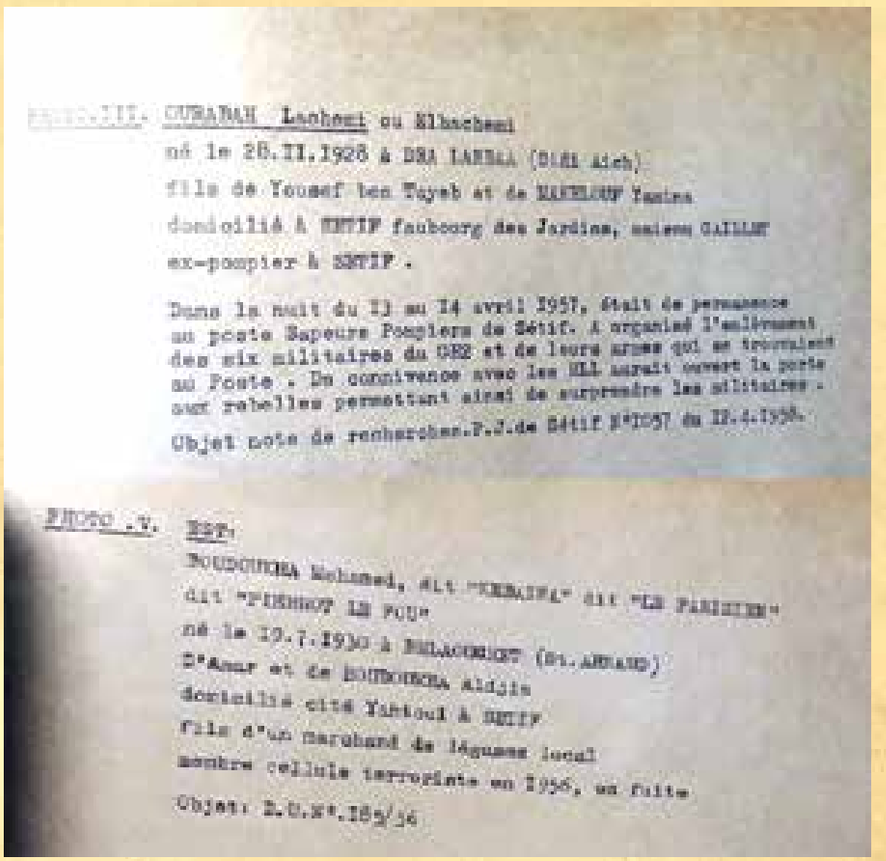
3- Sa participation à la bataille de Labaatchia au djebel Kadil, sous la direction de Lakhdar Belhadj, le 13 juin 1957, où de nombreux soldats français furent éliminés. L'ALN eut à déplorer la perte d'un seul combattant, Messaoud Bouabdallah et quatre blessés. L'ennemi ne tarda pas à se venger contre la population, tuant 13 civils après la bataille, sous prétexte de soutenir et d'héberger les moudjahidine.

4- La bataille de Tougigt, près de Tibhirine, dans la région d'Ain Touta, le 11 octobre 1957, qu'il dirigea et à laquelle ont pris part de nombreux responsables, tels que Saïd Aoufi, Ali Barbache, Douadi Abirez, Abdelkader Sbaa, Mohamed-Saleh Yahiaoui, Kaddour Tahar, en plus de 200 moudjahidine. La bataille dura toute la journée, mais à la suite d'une délation, ils furent encerclés et perdirent une centaine de combattants, dont la plupart appartenaient à deux patrouilles issues respectivement des Wilayas III et IV. En revanche, des dizaines de soldats de l'armée d'occupation furent éliminées, et un avion de chasse fut abattu, selon des témoins oculaires.

5- L'attaque du poste militaire de Bordj Ghedir, au cours de laquelle de nombreux soldats ennemis ont été tués et plusieurs armes récupérées.

6- L'attaque du poste des harkis à Legrarsa, près d'Ain Oulmane, au cours de laquelle plus de 25 harkis furent éliminés, leurs armes et équipements récupérés.

7- Sa participation à de nombreuses embuscades et opérations de sabotage d'installations ennemies, telles que la mise à feu de fermes, la destruction de pylônes électriques et de poteaux téléphoniques, la destruction de guérites (à l'image de celui situé sur la route reliant Sétif et Barika, en mars 1957), la destruction de chemins de fer, l'attaque de trains à plusieurs reprises (une mine a été placée, en juillet 1959, sur le chemin de fer près d'Ain Touta, où la locomotive a explosé et 13 wagons ont été démolis et brûlés la semaine d'après, l'attaque de convois militaires, tuant de nombreux soldats et détruisant leurs véhicules (en mars 1957, sur la route de Soubla, dans les environs de Boutaleb), etc.


CURABAH Lachemi ou Elhachemi
né le 28.II.1928 à DRA LARBAA (Dist Aich)
fils de Youcef ben Tayeb et de BAITELHOF Yamina
domicilié à SETIF faubourg des Jardins, caserne GAILLOT
ex-pompier à SETIF .

Dans la nuit du 13 au 14 avril 1957, était de permanence au poste Sapeurs Pompiers de Sétif. A organisé l'enlèvement des six militaires du CRS et de leurs armes qui se trouvaient au Poste . En connivence avec les FLN aurait ouvert la porte aux rebelles permettant ainsi de surprendre les militaires .

Objet note de renseignements P.J. de Sétif n°1057 du 22.4.1958.

Réf:
BOUDJOURA Mohamed, dit "KERAIEL" dit "LE PARISIEN" dit "PIERROT LE FOU"
né le 19.7.1930 à BELAOUSSET (Dt. ARNAUD)
Fils de BOUDJOURA Aïssa
domicilié cité Tikkoul à SETIF
fils d'un marchand de légumes local
membre cellule terroriste en 1956, en fuite
Objet: R.G.n°.185/56

Témoignage

Dans un témoignage, feu le moudjahid Mohamed-Salah Bentama, ancien rédacteur en chef de la revue 1er Novembre, qui a rencontré pour la première fois Abdelhamid Bourezg au secteur de Ras El-Oued en janvier 1957 et a travaillé avec lui de février jusqu'en mai, de la même année, puis les deux se sont séparés et ne se rencontraient plus que lors de réunions périodiques, écrit : « Son petit groupe militaire a réalisé des exploits, et ses camarades ayant survécu à la guerre s'en souviennent encore avec fierté et admiration. Il était ferme et rigoureux, mais d'une grande humilité, sensible aux souffrances de la population et gentil avec ses hommes, en veillant à leur formation, en leur parlant souvent de leur glorieuse histoire et en aiguisant en eux l'esprit nationaliste. Il leur donnait des exemples de la lutte des peuples, en leur citant notamment la révolution du Vietnam, parce que c'était encore le sujet de discussions à cette époque. Il était toujours souriant et flegmatique. Un jour, alors que nous étions encerclés dans les montagnes d'Ouled Tebbane, par des avions de toutes sortes qui couvraient littéralement le ciel, le bombardement intense de l'artillerie et l'ennemi occupant les points stratégiques, grâce aux moyens de transport rapides dont il disposait. Ce fut une journée épouvantable. L'armée ennemie avançait progressivement, les éclaireurs commençaient à s'approcher de nous, protégés par l'aviation. Au moment crucial, le chahid Abdelhamid, imperturbable, sut prendre la bonne décision, en nous ordonnant de creuser des tranchées pour se mettre à l'abri des bombes. Il nous a aussi ordonné de rester sur place et à ne commencer à tirer qu'en cas d'accrochage, afin de faire plus de victime chez l'ennemi. Les éclaireurs ennemies continuaient à s'approcher, suivies des troupes, et nous ne nous sommes

Cérémonie d'honoration de la famille du chahid Abdelhamid Bourezg

affrontés avec elles qu'à la tombée de la nuit. Le bilan était très léger : un seul blessé, et encore avec des blessures mineures. »

Enfin, dans le cadre de la préservation de la mémoire nationale et de la commémoration de la mort d'Abdelhamid Bourezg, une salle omnisports à Msila et une rue de la ville de Bordj Ghedir, dans la wilaya de Bordj Bou Arreridj, ont été baptisées en son nom.

La famille du chahid Abdelhamid Bourzeg a été honorée dans la commune d'Ouled Tebbane, le 15 février 2020, par les anciens Scouts islamiques algériens – groupe El-Houriya d'Ouled Tebbane. A cette occasion, une conférence a été donnée par le chercheur Salah Derradji, sur son parcours révolutionnaire et ses grandes qualités humaines.

Salah Derradji dit Rostom

Derradji Salah dit Rostom

Bibliographie :

1 - Le livre d'or des martyrs de l'Aurès.
2 - Le rapport politique de la Wilaya I, 1956-1958.
3 - Mohamed-Salah Bentama, témoignage sur le chahid Abdelhamid Bourezg, Revue du 1er Novembre, n° 61, 1983.
4 - Le journal intime du chahid Guarab Dhouadi (1933-1959).
5 - Témoignage du moudjahid Abdelmadjid Bourezg, officier de l'ALN et frère du chahid Abdelhamid.
6 - Témoignage du moudjahid Mohamed Mamoun Bourezg, frère du chahid Abdelhamid.

Bataille de

DJEBEL BÉCHAR

Le colonel LOTFI et ses compagnons tombent en martyrs

ALGER : R. JANON

Le chef des fellagah d'Oranie et son adjoint tués

au cours d'un combat dans la région de Colomb-Béchar

PAGE 13 : NOTRE DEPECHE

ALGER : René JANON

LE CHEF DES FELLAGAH D'ORANIE ET SON ADJOINT TUÉS

dans la région de Colomb - Béchar

Alger, 29 mars. (De notre correspondant particulier.). — Un nouveau chef de wilaya (le cinquième depuis le début de la rébellion) a été tué au cours d'un combat avec nos troupes. Il s'agit cette fois du « colonel » Lofti, chef de la wilaya n° 5 (Oranie), abattu, ainsi que son adjoint le « commandant » Tahar, dans un engagement qui

Hassina Amrouni

Le 27 mars 1960, Djebel Béchar a été le théâtre d'une bataille sanglante qui a coûté la vie à l'un des grands noms de la révolution algérienne, le colonel Lotfi et ses trois frères d'armes, le commandant Ferradj, Zaoui Cheikh et Brik Ahmed.

Le colonel Lotfi au maquis avec un groupe de moudjahidine et moudjahidate

Cette journée funeste qui vit tomber en martyr quatre de nos vaillants combattants a été racontée par l'unique rescapé de cette bataille, le moudjahid Aïssa Benaroussi.

Ayant lui-même pris part au combat, le moudjahid fait dérouler le fil des souvenirs : *« Le colonel Lotfi m'a demandé de prendre une arme automatique et de choisir cinq dromadaires parmi les plus résistants. Nous étions cinq à nous infiltrer à partir de la frontière sud vers Béchar. Il y avait le colonel Lotfi, le commandant Ferradj, deux djounoud, Cheikh Zaoui et Ouled Ahmed, et moi-même. Auparavant, les deux officiers devaient se rendre à une importante réunion des cadres de l'ALN et se séparèrent des deux djounoud et de moi-même à Boudenib où il était convenu que nous nous retrouverions après 3 jours, mais la réunion n'a duré que 2 jours ».* Sur le chemin du retour, les moudjahidine remarquent des avions ennemis au-dessus de leurs têtes. *« Nous comprîmes que nous étions pistés au sol. De nombreux indices montraient que les forces colonialistes amorçaient un encerclement. Notre petit groupe commença alors à zigzaguer d'un endroit à un autre pour éviter les pluies de balles qui nous sifflaient aux oreilles et aussi pour se positionner à la riposte »*, raconte encore le rescapé.

Très vite, les forces coloniales au sol sont renforcées par des centaines de parachutistes largués des avions qui survolaient le Djebel Béchar. Le colonel Lotfi et ses hommes comprennent alors qu'ils sont encerclés et qu'ils n'ont pas d'autre choix que de se défendre quitte à perdre la vie pour ne pas tomber vivants entre les mains de l'ennemi.

Aïssa Benaroussi raconte avoir suggéré au colonel Lotfi de se diriger vers les hauteurs pour se cacher entre les rochers et pouvoir ainsi mieux se défendre mais le colonel a choisi de rester sur place et d'ouvrir le feu sur l'ennemi qui progressait sur le terrain.

« Les avions nous mitraillaient de partout tout en nous lançant des grenades fumigènes. Nous avons réussi à abattre un B-29, quand les premiers hélicoptères-ambulances firent leur apparition pour évacuer leurs morts et blessés. Je me rappelle qu'au moment où la bataille faisait rage, Cheikh Zaoui disait que c'est dans de telles circonstances que nous montrerons à l'ennemi que nous sommes des hommes, des vrais ! ». Le moudjahid rescapé de cette bataille sanglante raconte que les événements se sont alors très vite accélérés : *« Je me rappelle que c'était juste après que ma carabine se soit enrayée que les commandos ennemis se sont rapprochés ».* Et la mort, dans toute son abjection sera au rendez-vous, à cet instant. *« Lequel de mes compagnons est tombé le premier ? Je ne saurais le dire. De rage, j'ai laissé tomber ma carabine et au moment où je me suis retourné, ils gisaient tous à terre »*, fait-il savoir dans un souffle encore marqué par la douleur de l'instant vécu des décennies auparavant.

Le moudjahid rescapé de cette bataille précise que le colonel Lotfi a reçu une balle en plein cœur, ce qui ne lui a laissé aucune chance de survie. En découvrant l'identité des corps qui gisaient au sol, le chef du commando français avait alors prononcé ces mots : *« Si nous savions qu'il s'agissait de Lotfi et de Ferradj, nous nous serions contentés de les faire prisonniers ».*

La bataille racontée par la partie française

Dans un rapport sur le déroulement de cette bataille établi par le chef de la 4e compagnie aéroportée, on peut lire : *«…le 30 mars, nous Morgan Henri, 33 ans, lieutenant actif de la Légion étrangère, chef de la 4e compagnie aéroportée, déclarons qu'à 9 h*

LE FIGARO — 30 MARS 1960

AFRIQUE DU NORD

ALGER : René JANON

LE CHEF DES FELLAGAH D'ORANIE ET SON ADJOINT TUÉS

dans la région de Colomb-Béchar

Alger, 29 mars. (De notre correspondant particulier.) — Un nouveau chef de wilaya (le cinquième depuis le début de la rébellion) a été tué au cours d'un combat avec nos troupes. Il s'agit cette fois du « colonel » Lotfi, chef de la wilaya n° 5 (Oranie), abattu, ainsi que son adjoint le « commandant » Tahar, dans un engagement qui s'est déroulé dans la région de Colomb-Béchar.

Les forces de l'ordre opérant dans cette zone avaient intercepté hier un petit groupe de rebelles qui avait été signalé par la population. Après un rapide accrochage, la bande, qui venait du Maroc, fut mise hors de combat. Ses guides furent faits prisonniers. Leurs indications ont permis d'identifier parmi les cadavres ceux de Lotfi et de Tahar.

C'est en regagnant, sur l'ordre de Boumediènne, son P.C. d'Oranie que le chef rebelle et son adjoint, qui venaient de la région d'Oujda, ont été repérés au moment précis où ils franchissaient la frontière.

Tahar, avant de mourir, aurait déclaré à ses hommes, capturés peu après : « Nous avons été trahis

Qui était le « colonel » Lotfi

Instituteur originaire de Tlemcen, Lotfi avait rejoint le maquis dès 1954. Il appartenait comme Boumediènne — chef de l'A.L.N. récemment nommé — à la « mafia des Oranais » dont le chef est Boussouf. En 1958 il s'était installé à la tête de la wilaya 5. Depuis quelque temps déjà il n'était plus populaire parmi ses troupes qui lui reprochaient ses allures d'intellectuel peu disposé à courir des risques physiques.

On le tenait pour l'un des responsables de la profonde désagrégation de la wilaya 5 sur le territoire de laquelle il n'était jamais revenu depuis qu'il en était le chef. Ceux que ses hommes nommaient le « commandant de la wilaya de Casablanca » à cause de son goût immodéré des plaisirs de la ville continuait cependant à jouir de la très forte protection du clan Boussouf, du moins jusqu'au début de cette année.

Le rôle qu'il joua dans l'affaire Zoubir reste encore équivoque. On avait, à ce propos, parlé de son limogeage éventuel.

C'est pour faire tuer Lotfi qu'on l'a rencogé en Oranie. »

Vingt-deux fellagah ont été tués

...sonnel au général de Gaulle

...LAMERAIT LE DEPART ...ES FRANÇAISES ...FIN DE L'ANNEE

le président des États-Unis serait à tout le moins conclu avec la France et avec l'Espagne. L'une et l'autre puissance entretiennent chacune encore une vingtaine de milliers d'hommes sur leurs bases marocaines. Le fait que le roi, passant au-dessus des diplomates, s'adresse directement au Président de la République, marque bien sa volonté d'aboutir dans les plus brefs délais. La situation politique actuelle du Maroc n'est certainement pas étrangère à la hâte manifestée par le souverain.

M. Aouad est arrivé hier soir à Paris par avion. Il s'est refusé à toute déclaration confirmant seulement qu'il était porteur d'une lettre de son souverain destinée à être remise au général de Gaulle. M. Aouad doit regagner Rabat ven...dredi.

du matin du 27 mars 1960, ma compagnie a été alertée pour se préparer à une opération à Djebel Béchar plus exactement à Oued Lekhenag, où venaient d'être découvertes des traces de dromadaires. A 9 h 30, je recevais l'ordre du secteur de Colomb-Béchar de me porter avec toute ma compagnie vers la côte 941. Je suis arrivé avec mon 2e peloton au lieu indiqué à 10h 30. Mon 2e peloton escaladait le Djebel. J'ai pris place dans un hélicoptère Alouette pour aller prendre des ordres auprès du colonel qui commandait l'opération. Après prise de contact avec lui, j'ai donné ordre à mon 2e peloton de s'approcher de 500m du lieu où se trouvaient les rebelles, puis j'ai envoyé le 3e peloton pour assurer la protection des pisteurs de commandos de chasse (harkis) qui suivaient les traces de la caravane. Arrivés à proximité du confluent de l'oued, le commando était pris à partie par les rebelles. Le 2e peloton tentait le dégorgement par le Nord, du fait du tir ajusté des rebelles. Le sous-officier chef de groupe était grièvement blessé et trois légionnaires tués. A ce moment-là, je me lançais avec mon peloton vers le lieu de l'accrochage dont j'étais séparé de 300 m et j'ai donné ordre au 3e peloton de se porter vers le confluent de l'oued où étaient retranchés les rebelles. Le 3e peloton a rejoint le commando qui se trouvait sous le feu des rebelles et le chef de peloton, le lieutenant Bezou, fut grièvement blessé à son tour. Les rebelles complètement encerclés opposaient une vive résistance. Ordre fut donné de se replier pour laisser place à l'intervention des hélicoptères de combat. Une demi-heure plus tard, la riposte des rebelles s'éteint et les armes se turent. Le combat était terminé ».

Les troupes coloniales ont perdu en ce 27 mars 1960 5 hommes dont un harki nommé Aïssa Berramdane, de même qu'ils ont enregistré deux blessés.

Du côté algérien, Dghine Benali, plus connu sous le nom de guerre colonel Lotfi, Mohammed Laâouedj, dit commandant Ferradj, les djounoud Zaoui Cheikh et Brik Ahmed, tombés en martyrs en ce 27 mars 1960 ont tenu tête avec courage et bravoure à un bataillon de plus de 450 soldats, lourdement armés.

Blessé lors des combats et fait prisonnier, le moudjahid Aïssa Benaroussi ne sera libéré qu'à l'indépendance.

Hassina Amrouni

Source : http://lecourrier-dalgerie.com/histoire-la-bataille-de-djebel-bechar-entre-archives-coloniales-et-temoignage-du-seul-moudjahid-survivant/

Colonel Lotfi

Commandant Ferradj

Braik Ahmed

Zaoui Cheikh

Photos du groupe de moudjahidine tombés au champ d'honneur dont le colonel Lotfi et le commandant Ferradj.

Chahida **Massika Ziza**

LA REBELLE DES AURÈS

Hassina Amrouni

La chahida Massika Ziza a eu un parcours glorieux qui l'a conduite, dès les premières heures de la guerre de libération nationale, sur les sentiers de la lutte. C'est là qu'elle mourra en martyre en 1959.

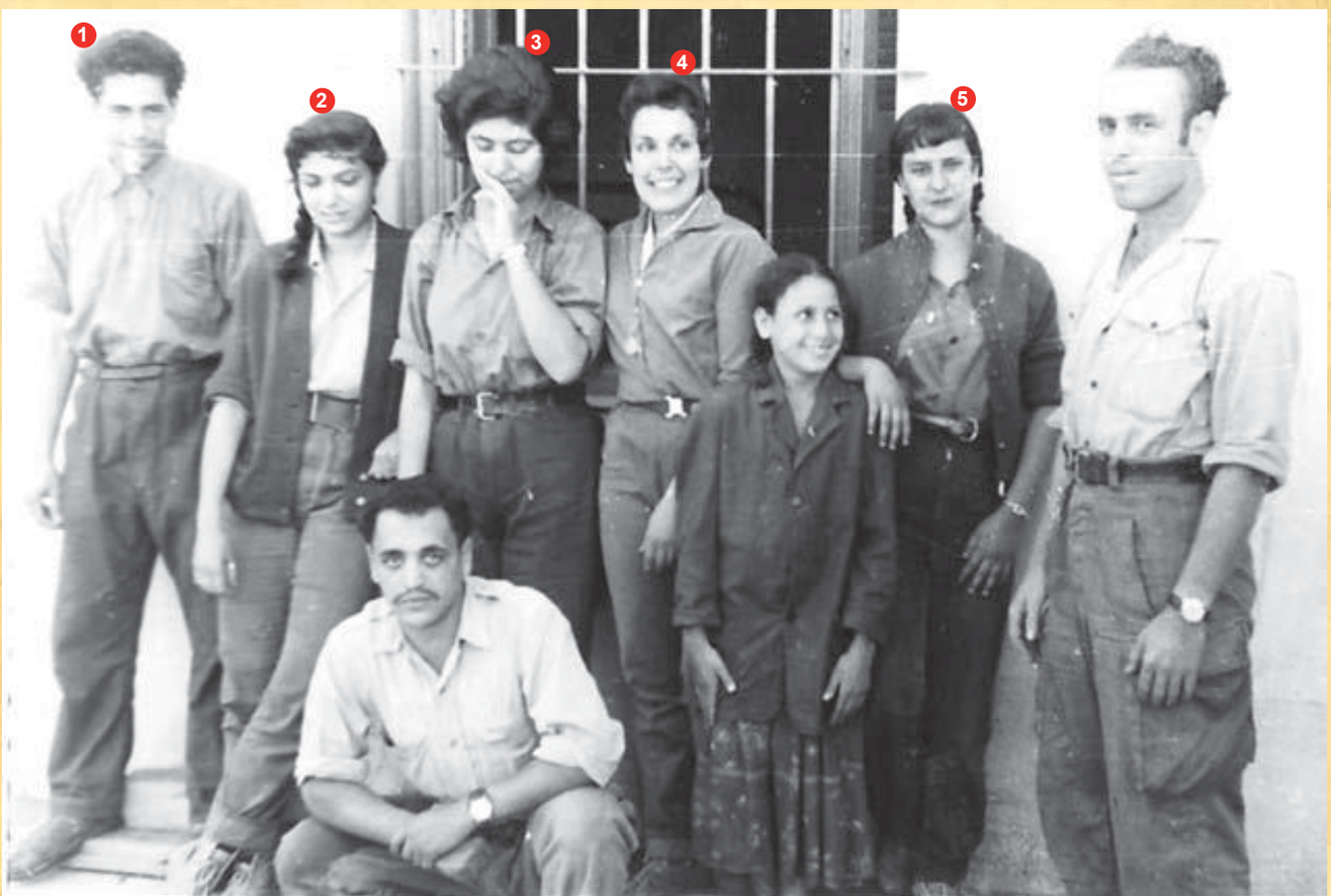


Photo prise à l'hôpital de Bouzouri (Villa narcisse)
1- Rahim. 2- Meriem Bouatoura. 3- Malika Kharchi. 4- Massika Ziza. 5- Bellami Khadra

Sakina Ziza dite Massika a vu le jour à Merouana, dans la wilaya de Batna, le 28 janvier 1934. D'abord scolarisée à l'école primaire de Hbathent, sa région natale, elle part pour Sétif dès 1950 afin de poursuivre ses études moyennes au collège de jeunes filles de la ville (actuellement lycée « Malika Gaïd »). Elle revient ensuite à Hbathent pour son cursus secondaire et finit par décrocher son bac en 1953. Durant la période des vacances estivales, elle est recrutée à l'hôpital civil de Merouana qui, aujourd'hui, porte son nom.

A la rentrée, elle rejoint les bancs de l'université de Montpellier, dans le sud de la France où se trouve également son frère Ayache. Deux ans plus tard, Massika est de retour à Merouana pour y occuper un poste d'enseignante à l'école maternelle.

Lorsque le FLN lance en 1956 l'appel à la grève, Massika et ses deux amies Meriem Bouattoura et Leïla Bouchaoui se rendent à Sétif où elles intègrent les rangs de l'Armée de libération nationale en tant qu'infirmières. Massika Ziza accède au grade de caporal puis sergent. Affectée dans la région de Collo, à Oued Atia (douar Ouled Djemaa), elle est placée sous les ordres de Ammar Baaziz, dans la 3e région de la Wilaya II. Elle collabore notam-

ment avec Azzouz Hamrouchi et Abdelkader Bouchrit, qui étaient à l'époque, responsables de la santé des 1re et 2e régions, respectivement sous les ordres de Lamine Khene entre 1956 et 1958 et du Dr Mohamed Toumi de 1958 à 1962.

S'acquittant de sa mission avec abnégation et courage, Ziza Massika, dans un ultime geste d'empathie, perd la vie, en sauvant ses compagnons d'arme. C'était le 29 août 1959 et elle n'avait que 25 ans.

Dans un témoignage (*) sur les circonstances de la mort en martyre de sa sœur, Maâmar Ziza raconte : « Nous étions au mois d'août 1959, le rouleau compresseur du Plan Challe, mis en route depuis le début du mois de février, allait s'abattre sur la Wilaya II en cette fin d'été. Ziza Massika était alors responsable d'un hôpital/infirmerie de campagne où elle soignait 18 blessés avec une infirmière qui se trouvait avec elle. Ce jour-là, elle devait leur préparer un plat connu dans la région de Collo sous le nom de « Corsa ». C'est une préparation faite à base de semoule dans laquelle on incorpore des œufs et du lait que l'on fait frire ensuite avant de la plonger dans du miel. Les djounoud qui se trouvaient dans l'hôpital en ont alors parlé entre eux évoquant le fait que Massika allait leur préparer une Corsa ce jour-là. Elle est descendue chez des villageois qui habitaient en contrebas de l'hôpital. Elle s'est rendue chez une femme qu'on appelle « Khalti Messaouda », de la famille Bouabsa ». Maâmar explique que, bien des années après l'indépendance, il est retourné voir cette vieille femme

Massika Ziza

afin qu'elle lui raconte comment elle a accueilli sa sœur et quelles étaient les circonstances qui ont conduit à sa mort. Khalti Messaouda lui confie alors que « Massika était descendue dans l'intention de ramener du miel, nécessaire à la préparation de son plat. Avant de quitter les djounoud, elle les a mis en garde contre les dangers qu'il y avait d'allumer un feu, car fréquemment un Piper, un avion de reconnaissance français, survolait la zone. Au moment où elle lui préparait le miel, Massika leva la tête et aperçut une fumée qui montait du lieu où se trouvait l'hôpital. Elle jeta le miel à terre et s'écria : « Oh Khalti, un malheur va s'abattre sur nous aujourd'hui ; c'est un jour de malheur. » Massika courut vers l'infirmerie mais elle constata à son grand désarroi que deux chasseurs T6 avaient déjà repéré le lieu et survolaient la zone. Elle ordonna alors aux blessés d'évacuer immédiatement les lieux et de se mettre à l'abri dans les tranchées. Elle termina rapidement de soigner l'un d'eux, en l'occurrence Si Rabah Boughamza, qui avait perdu une phalange avant de lui demander de sortir lui aussi. Ziza Massika s'écria à ce moment-là : « Il est préférable que l'on soit deux à mourir plutôt que sept, ce qui est une précision intéressante sur le nombre de personnes présentes à ce moment précis ».

Rabah Boughamza, toujours

Moudjahidate au maquis

vivant, témoigne à son tour : « L'avion vient juste d'achever son passage sur la presqu'île de Collo. Il volait à très basse altitude ; il était juste au-dessus de nos têtes et nous pouvions même distinguer les traits du pilote ».

Une fois tous les blessés à l'extérieur, Ziza Massika retourne dans l'infirmerie pour récupérer sa sacoche médicale, à ce moment-là, l'un des pilotes tire un obus dont l'éclat l'atteint mortellement au front. Elle meurt en chahida en ce 29 août 1959.

Quelques mois après l'indépendance, la mère de Massika Ziza, accompagnée de son fils Maâmar se rend sur les lieux de son assassinat. Elle espère pouvoir ramener le corps de sa fille à Merouana et l'enterrer dignement.

C'est un certain Omar Bouaziz que les habitants de Collo appellent « le rouquin » qui leur indique le lieu où son corps a été enseveli. En creusant, ils découvrent à leur grande stupéfaction que le corps de Massika, enlacé par des racines d'arbres, se trouve comme dans un sarcophage. Son corps est intact, comme si sa mort était toute récente. Elle est vêtue d'un treillis militaire et ses pieds sont chaussés de pataugas dont l'une a la semelle décollée.

Enveloppée dans un linceul, son corps est mis dans un cercueil puis transporté dans son village natal où elle repose désormais aux côtés de ses parents qui l'ont rejointe quelques années plus tard.

En hommage à son valeureux sacrifice, plusieurs établissements publics dans la région des Aurès ont été baptisés au nom de Ziza Massika, de même qu'une promotion de médecins-major de l'ALN.

Hassina Amrouni

Sources :
(*) Interview accordée par Maâmar Ziza à Canal Algérie dans le cadre d'un hommage qui lui a été rendu lors de l'émission « Bonjour d'Algérie », avec le concours de René Fagnoni.

http://www.inumiden.com/ziza-massika-laure-sienne/

Bataille du **MONT ASFOUR**

RETOUR SUR UN HAUT FAIT D'ARMES

Hassina Amrouni

Guerre de libération

Histoire

Les 24 et 25 février 1956, le mont Asfour, dans les Aurès, a connu une bataille sanglante où les éléments de l'ALN ont fait preuve d'un courage héroïque qui leur a permis d'humilier sur le terrain des combats la toute puissante armée coloniale. Retour sur un haut fait d'armes.

Maquis 1955-1956 dans les Aurès-Nemamchas. Abbès Laghrour assis à l'extrême gauche avec un groupe de moudjahidine

En cette fin du mois de février 1956, un convoi militaire traversait la région de Taberdga et se dirigeait vers Siar, au sud de Khenchela.

Le chef de la zone qui deviendra plus tard la wilaya historique Aurès-Nememcha, Abbes Laghrour, en est informé par une lettre de militants de Taberdga faisant état de mouvements de troupes armées françaises en leur direction.

Réunis au sein de la mosquée de la localité de Zaouïa, Abbes Laghrour et les chefs de groupes de moudjahidine décident de lancer une attaque contre les troupes coloniales.

Ayant pris part à cette réunion puis aux combats, le moudjahid

Abbes Leghrour

Abdelkarim Merad qui avait à l'époque 20 ans, raconte qu'avant de s'ébranler ver le lieu de l'attaque, Abbès Laghrour ordonne aux plus âgés, aux malades et aux djounoud de se retirer. Gardant avec lui 70 hommes aptes au combat, il prend la tête du plus important groupe chargé de tendre l'embuscade et se positionne sur les abords immédiats dominant la piste Taberdga-Siar. Les autres groupes de moudjahidine se répartissent sur les hauteurs du djebel Asfour afin de couvrir leur retrait.

A 7 h du matin, les djounoud commencent à abattre sur les soldats français un déluge de feu. Selon Abdelkarim Merad, les moudjahidine ont réussi « à éliminer 40 à 50 soldats français, à emprisonner un lieutenant et à récupérer un lot d'armes et de munitions », et d'ajouter qu'« avant même de pouvoir dire ouf, nous étions surpris par des centaines de soldats français montant vers nous de toutes parts. Ils s'avançaient surtout du côté d'Ain El Mechnine, derrière la crête où l'on avait placé notre pièce FM ».

Vers 11h, le silence revient dans les deux camps mais très vite, des avions de chasse survolent les maquis, tirant sur les combattants au sol mais leur ballet ne dura pas longtemps, tant ils avaient peur de toucher leurs propres soldats.

La portée de cette bataille était telle que le général Lacoste, nouvellement installé par le gouvernement de Guy Mollet, supervisa les combats du haut d'un hélicoptère.

Abbes Leghrour

Merad se souvient que *« le champ de bataille étant totalement nu, quiconque quittait sa position était abattu ». Aussi, vers 13 h « les tirs reprirent de plus belle avec une intensité effroyable et ce, jusque vers 19 h avec la tombée de la nuit qui empêchait toute visibilité ».*

Le bilan de cette première journée est lourd. Plusieurs moudjahidine sont morts au combat en martyrs, d'autres ont été blessés, parmi eux, Abbes Laghrour, touché au niveau des deux jambes : la gauche atteinte d'une balle et la droite touchée par des éclats d'obus. Merad signale avoir trouvé près de l'endroit où était étendu Abbès, « quelque chose comme 200 douilles de balles de pistolet Colt » et de préciser que c'est « un djoundi du nom de Ben-

En 1956 dans les Aurès

khelfa, un homme de grande taille originaire de Zeribet El Oued (Biskra) qui porta Abbès Laghrour sur son dos pour le placer, après une longue marche, sur le mulet d'un militant rencontré lors du retrait vers Dechrat Ettolba. Les soldats français étaient si proches que l'on pouvait entendre leurs officiers les sommer d'avancer ».

Le lendemain, aux alentours de 16h, une nouvelle offensive, cette fois, lancée par les troupes françaises surprend les moudjahidine dans leur lieu de retraite. « Ils étaient si proches de nous qu'on pouvait entendre les cris « avance, avance » lancés par les officiers aux soldats de la légion étrangère », se remémore Merad.

Heureusement, les moudjahidine reçoivent des renforts dépêchés par le centre d'Oued El Alleg, près de la montagne d'El Djorf. Ces derniers tiraient sur tous les soldats qui approchaient. « Au troisième jour, alors que nous nous attendions à subir de nouveaux assauts, nous fûmes surpris par le silence des montagnes, totalement vides de toute présence ennemie. Ce fut assurément une grande bataille et une belle victoire », se rappelle avec émotion le moudjahid qui précise avoir été blessé à la lèvre, tranchée en deux par un éclat d'obus, au cours des combats.

Au cours de cette bataille quelques 300 soldats français ont trouvé la mort, tandis que l'ALN a perdu 22 de ses vaillants hommes, morts en martyrs pour l'Algérie.

Hassina Amrouni

Source

www.aps.dz

La capitale de la Saoura

Par Hassina Amrouni

Béchar

Située à 1150 km au sud-ouest d'Alger, Bechar est considérée comme la plus grande ville du sud-ouest algérien, avec plus de 5000 km2 et plus de 170 000 habitants.

Entourée de chaînes montagneuses (djebel Béchar, djebel Antar et djebel Grouz), Béchar était une région déserte et inhabitée jusqu'à la fin du XVIIe siècle lorsque le bey de l'Ouest envoie des expéditions dans le Sahara afin d'établir une cartographie et trouver des sources d'eau. Le dessein du bey était d'y étendre son hégémonie. La mission des expéditions n'était pas aisée et de ce vaste Sahara, peu en sortent indemnes, certains mourant de soif, d'autres égarés au cœur des vastes dunes de sable. Mais les fortes primes promises par le bey étaient si alléchantes que les plus téméraires finirent par découvrir des sources d'eau ainsi que des zones minières.

On rapporte qu'un voyageur demande un jour audience au bey. Lors de l'entrevue, il lui donne une guerba contenant une eau limpide. Il lui explique l'avoir puisée dans une source se trouvant dans la vallée de Zouzfana. Heureux de cette nouvelle, le bey remercie cet envoyé béni qu'il surnomme « El Béchar », ce qui signifie le porteur de bonne nouvelle et c'est ce surnom qui désignera ensuite cette partie de la Saoura.

Petit à petit, une grande palmeraie prend nais-

sance autour de la source d'eau. Le bey confie à la tribu des Ouled Nasir le travail de la terre et, pour les amener à se sédentariser dans la région, leur offre chevaux, mulet et moutons. Dans le même sillage, il donne ordre de bâtir un premier fort afin de protéger cette région.

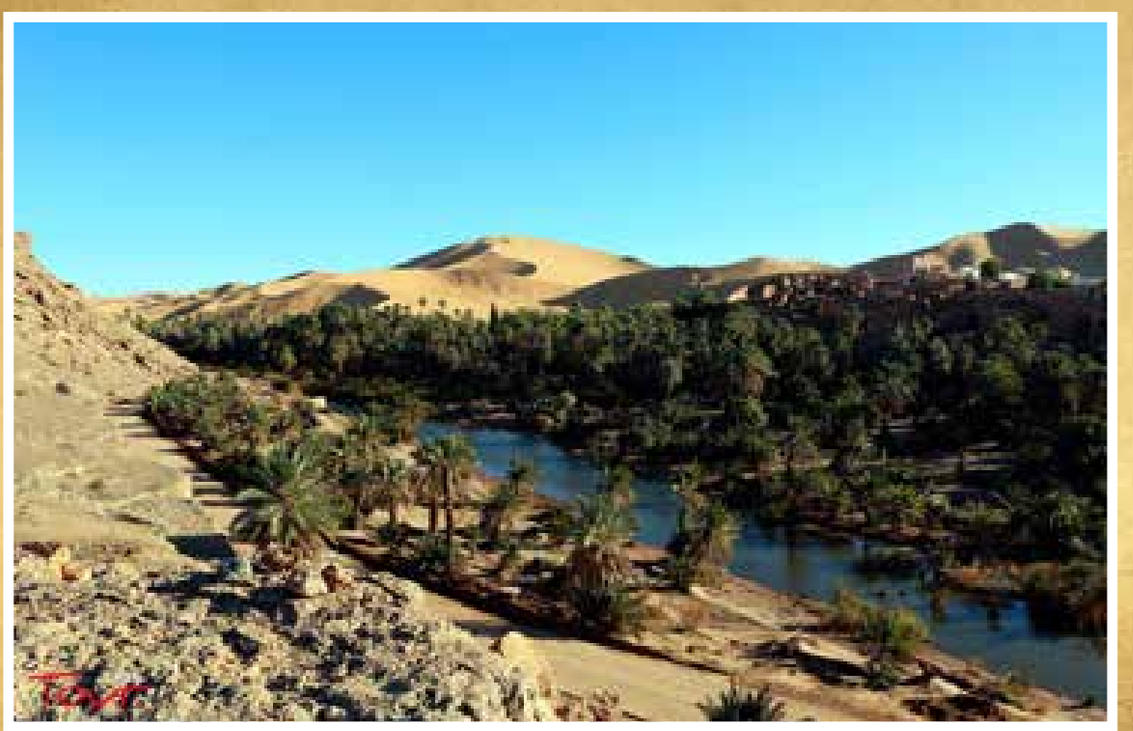
Cette dernière prospère très rapidement, se faisant connaître pour ses dattes, ses figues ou encore les divers animaux provenant de la chasse. Etendant son territoire pour atteindre l'Oued Guir, Béchar voit sa population se renforcer par l'arrivée de nouvelles tribus nomades. Malheureusement, les fortes crues survenues quelques décennies plus tard, faisant sortir l'oued de son lit, contraignent les premiers habitants de la région, en l'occurrence les Ouled Nasir, à quitter leurs lieux d'habitations pour s'installer plus au nord.

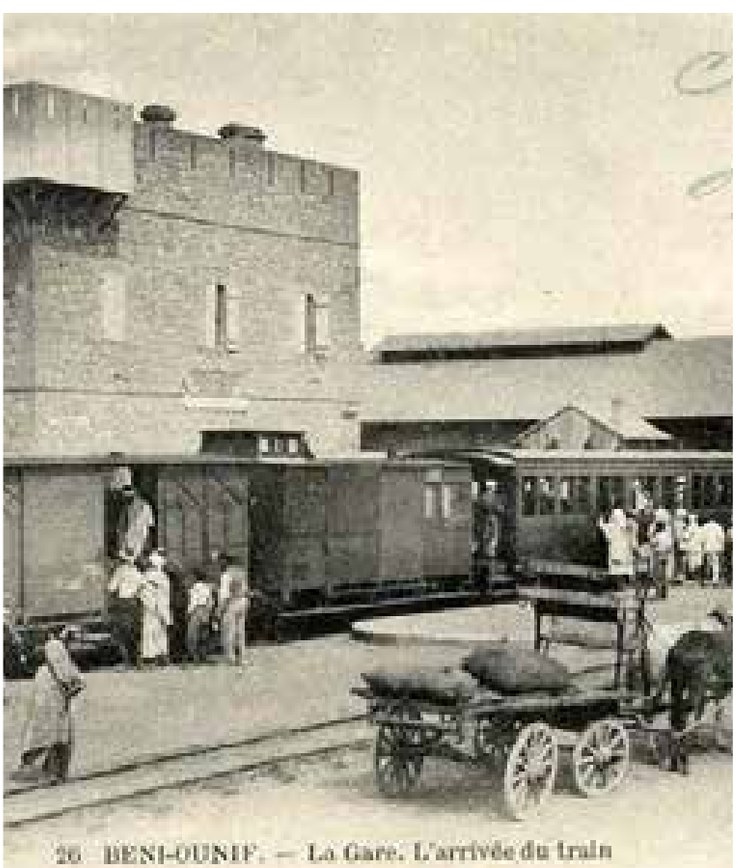
En apprenant la nouvelle, le bey, non content, se voit contraint de chercher de nouveaux volontaires pour aller poursuivre l'œuvre des Ouled Nasir. Malheureusement pour lui, ses sollicitations butent à chaque fois contre des refus, les tribus et citoyens du beylicat refusant de s'installer dans cette région austère, où de nombreuses personnes avant eux ont péri, en raison des dures conditions climatiques. Ne voulant pas renoncer à cette partie de la Saoura, le bey dut forcer des esclaves et quelques tribus à s'y établir, constituant ainsi la place d'Abda. Un second fort est érigé, en l'occurrence le fort de Zoukourt qui abrite d'ailleurs bon nombre d'esclaves. Béchar attire de nouveaux arrivants, venus du Tell notamment, ce qui augmente sensiblement le nombre d'habitants dans la région, amenant les gens d'Abda à construire un nouveau ksar à côté de celui de Zoukourt, nommé Zekakor ou petit Zakour.

Ayant eu vent de l'existence de cette région réputée pour la fertilité de ses terres et l'abondance de ses récoltes, le sultan Lakhal (sultan du Gharb et du Tafilalet) décide de s'emparer du ksar Zakour.

Il y installe son siège et entreprend de couper tous les barrages et seguias alimentant les jardins limitrophes, il saccage aussi un grand nombre de cultures. Le siège de la ville dure une longue année durant laquelle une véritable calamité s'abat sur les habitants de la région. L. Cesard rapporte dans ses travaux anthropologiques que « les habitants du ksar, lorsqu'il ne restait plus qu'environ quelques kilos de blé et moins d'une dizaine de génisses, décidèrent sur les conseils d'un « ancien » de l'assemblée d'Abda de nourrir une des génisses qu'il possédait avec les céréales qui restait avant de la libérer pour qu'elle soit récupérée par les assiégeants. La nuit suivante, la génisse fut capturée par les assiégeants qui l'égorgèrent avant de s'apercevoir que l'estomac de la bête était rempli de blé. Le sultan assiégeant, informé de ce fait, décida de lever le siège ».

Quelques années plus tard, un troisième fort est bâti par des familles nomades des tribus berbères des Aït Atta. Il est baptisé ksar El Beidh. La région connait tout au long de son histoire un flux important de nomades qui viennent se sédentariser à Béchar quelques mois, voire plusieurs années, avant de partir



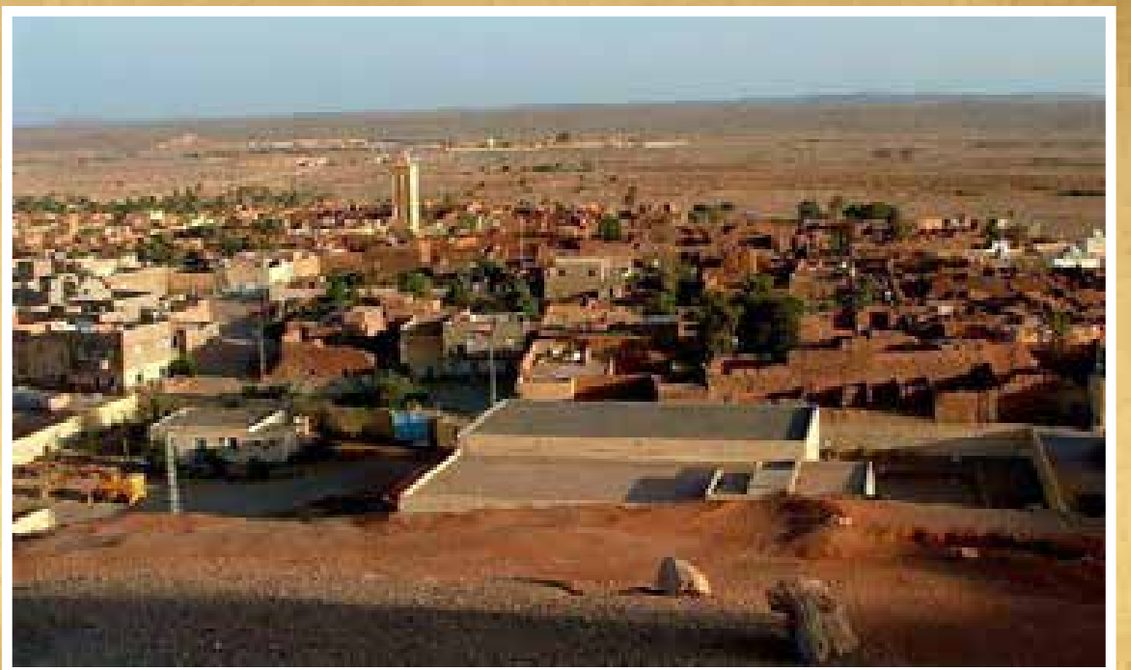


chercher une terre plus clémente ailleurs et surtout plus paisible.

En effet, les Ghenanma, tribu bédouine du Draa, installée dans la vallée de la Saoura opèrent régulièrement des incursions sur Béchar et ses environs, s'adonnant à des razzias sur les récoltes, jetant leur dévolu plus particulièrement sur les dattes et les céréales. Ne pouvant faire face seuls à ces attaques, les habitants de Béchar finissent par solliciter l'aide des tribus bédouines des Doui Menia, récemment installées dans la région, en contrepartie, ils leur promettent un terrain pour s'y établir durablement. Ils acceptent l'offre mais certains finissent par se rétracter, préférant la vie nomade.

Alors que les tribus des Ghenanma et des Doui Menia sont en guerre, Sidi M'hammed Ben Bouziane, un riche érudit installé des années auparavant à Béchar, quitte la région pour s'établir à Kenadsa où il fonde sa zaouïa.

Béchar



A Béchar, la situation est loin de tendre vers l'accalmie puisque les Doui Menia ne passant à Béchar qu'à certaines périodes de l'année, les Ghenanma profitent de l'occasion pour piller eux aussi les récoltes. Informés de la situation, ils décident de livrer bataille à leurs soi-disant alliés. L'affrontement a lieu à Redjem Kaam (entre Guelb El Aouda et Gueltet Amed ben Salah). Au cours de cette bataille, Cheikh Aïssa, chef des Doui Menia, provoque en duel Kaam, le chef des Ghenanma qui fut tué. Ceci signe la défaite des Ghenanma.

Durant les années 1800, des pluies torrentielles vont, une nouvelles fois, s'abattre sur la région, faisant déborder l'Oued Béchar de son lit. Les torrents d'eau sont si importants que l'eau de l'oued en devient noire.

Depuis, l'oued est appelé l'Oued Lakhal. Les dégâts sont énormes, les eaux en furie détruisant notamment les principaux systèmes d'irrigation dont la grande seguia des Aït Atta.

Béchar devient Colomb-Béchar

Au cours de la colonisation française, des changements vont être introduits au niveau des noms des villes d'Algérie. Ainsi, à partir de 1902, Béchar devient Colomb-Béchar, avant d'être rattachée à la partie des Territoires du Sud, subdivision de l'Algérie française. En 1958, elle fait partie du département de la Saoura.

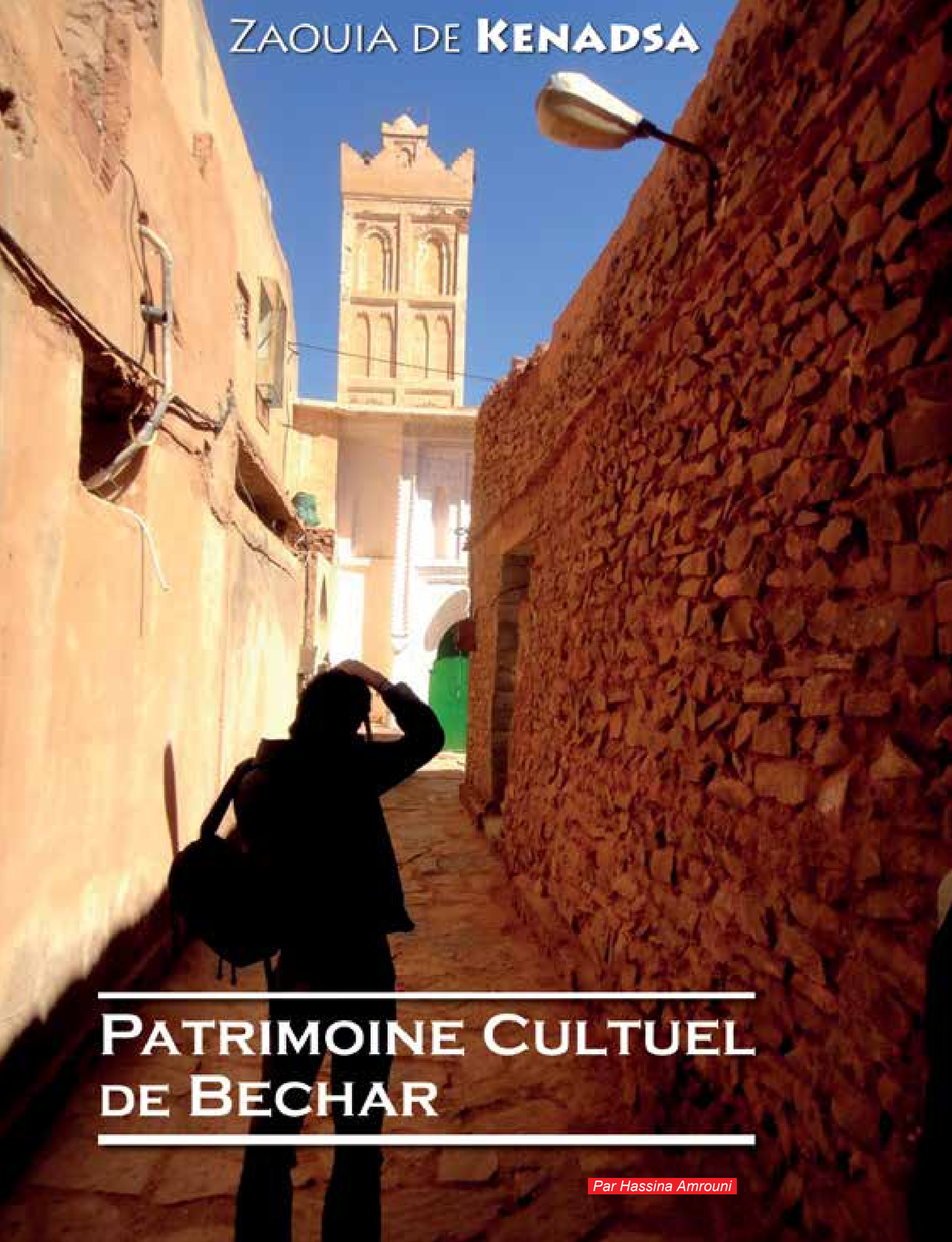
La région qui est au cœur de remous permanents va connaître un renforcement des systèmes de surveillance avec l'établissement par Lyautey d'une ligne de postes afin de sécuriser la ville des fréquentes attaques des tribus hostiles à la présence française. Cette ligne était alors située dans les territoires non-délimités par le Traité de Lalla Maghnia. Lyautey occupe le ksar de Béchar en 1903 et le rebaptise « Colomb » avant de l'intégrer aux départements français d'Algérie.

Durant la Seconde Guerre mondiale, un camp de concentration vichyste est installé dans la région. Le pouvoir colonial y détenait des prisonniers républicains espagnols, communistes français et des juifs, qu'il astreignait aux travaux forcés.

Le 28 novembre 1947, le général Leclerc entreprend une tournée d'inspection en Afrique du nord. Pris dans une tempête de sable, son avion s'écrase à proximité de Béchar, à côté de Djebel Aissa. Tous les occupants de l'appareil meurent.

La même année, l'armée française installe à Béchar une base militaire de lancement de fusées et de fusées sondes, appelée le Centre interarmées d'essais d'engins spéciaux. La base sera utilisée jusqu'en 1967, selon les termes des Accords d'Evian.

Hassina Amrouni



PATRIMOINE CULTUEL DE BECHAR

Par Hassina Amrouni

Béchar

Situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de la ville de Bechar, le village de Kenadsa est surtout connue pour son ksar et ses nombreux mausolées dont la zaouïïa de Sidi M'Hamed Ben Bouziane.

Pôle de rayonnement cultuel et culturel, la zaouïa Kendoussia a été fondée à la fin du XVIIe siècle par Sidi M'Hamed Ben Abderrahmane ben Abu Ziane, plus connu sous le nom de Ben Bouziane.

Né durant la seconde moitié du XVIIe siècle, dans une famille chérifienne vivant à l'embouchure de l'Oued Daraâ, Sidi Ben Bouziane quitte le ksar de Tehata, dans les environs de Kenadsa après la mort de son père, le cheikh M'Hamed Ben Abu Ziane pour rejoindre la zaouïa de Tafilalet, et y suivre les enseignements de cheikh Abu Bakr Benazza, chef de la tariqa Chadylia. Au cours de son séjour au sein de cette zaouïa, Ben Bouziane aura également pour initiateur au Coran et aux enseignements de la tariqa cheikh Mebarek Ben Abdelaziz. A la fin de sa formation, il se rend à Fez où, durant huit ans, il sera l'élève

des plus grands oulémas de l'époque dont l'imam Mohamed Ben Abdelkader El Fassi, cheikh Soussi et son cousin Mohamed ben Ahmed El Fassi, Abou Mohamed Abdesslam Ben Ahmed Jassous El Fassi ou encore Mohamed Ben Ahmed El Fassi plus connu sous le nom d'Ibn El Hadj El Fassi…

Avec de solides connaissances religieuses comme bagage, il va sillonner toute la région entre Tafilalet et Fez, avant de pousser son voyage plus loin, pour se rendre à La Mecque pour y accomplir le 5e pilier de l'islam : le hadj. Une fois son pèlerinage accompli, il rentre chez lui et, sur le chemin du retour, il fait des haltes au Caire, Tripoli et Tunis, où à chaque fois, il est assailli de demandes de fidèles qui espèrent qu'ils les éclaire de sa lumière et de son savoir. Il reprend ensuite son chemin et, arrivé à Kenadsa, il entreprend la construction d'une zaouïa.

Très vite, ce lieu devient un lieu de rayonnement de savoir qui attire de nombreux apprenants venant de toute la région et même d'ailleurs.

Cheikh Ben Bouziane meurt durant le mois de ramadhan de l'an hégirien 1145, correspondant à 1733.

Sa zaouïa est reprise par ses proches et fidèles qui continuent à lui insuffler une dynamique. Outre l'enseignement, la zaouïa possèdait

aussi une grande bibliothèque, la « Khizana Kendoussia Ziania », renfermant un véritable trésor de manuscrits évalué en 1950 à plus de 3000 documents précieux, mais après les pillages et saccages opérés par les soldats français, il n'en restait plus que 500. Ces documents religieux et poétiques notamment ont permis de retracer l'affiliation généalogique des grandes tribus de la région (sud-ouest algérien). La zaouïa possédait aussi un grand astrolabe, durant l'occupation coloniale française.

Depuis 2006, les petits-enfants de cheikh Ben Bouziane ont entrepris, d'une part, la recherche des manuscrits perdus et, d'autre part, la relance de l'activité au sein de la zaouïa, en commençant par la « mise à niveau de cet édifice historique et religieux » mais aussi en faisant la « promotion de la tariqa Ziania dans l'explication des affaires jurisprudentielles et l'enseignement du Coran ».

A noter qu'après l'érection de la zaouïa, le ksar de Kenadsa va voir le

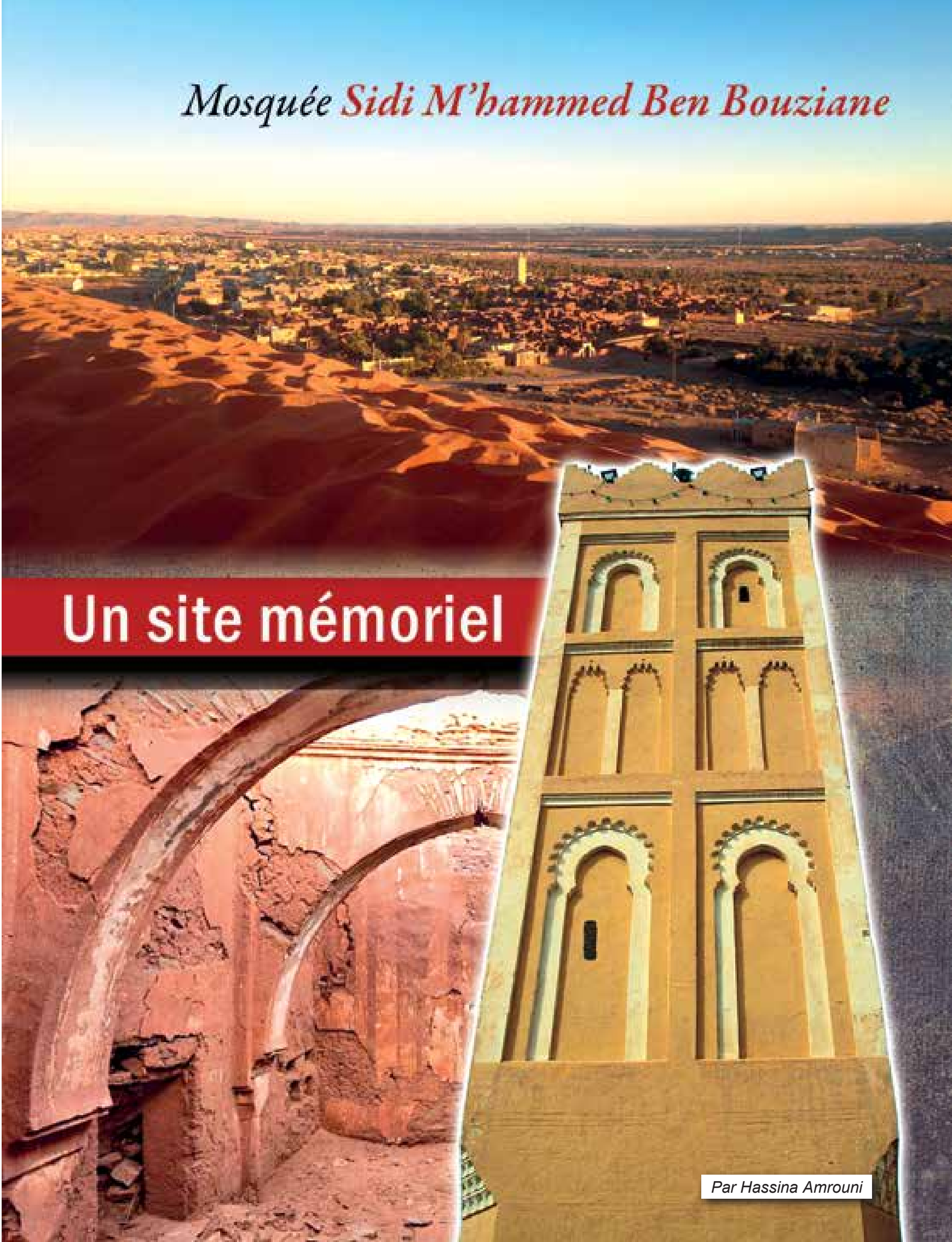
jour tout autour. Original de par son architecture, typique de la région de la Saoura, ce ksar a été classé patrimoine historique.

Pour rappel, la grande écrivaine et journaliste Isabelle Eberhardt a séjourné quatre mois dans la région trouvant l'hospitalité au sein de la zaouïa.

Hassina Amrouni

Sources :
http://cnra.dz/atlas/ksar-de-kenadsa-ath-salem/
http://algerieterredafrique.blogspot.com/2012/06/lhistoire-du-ksar-de-kenadsa-bechar.html
https://www.skyscrapercity.com/showthread.php?t=2139062

Mosquée Sidi M'hammed Ben Bouziane



Un site mémoriel

Par Hassina Amrouni

Lorsqu'il bâtit au XVe siècle le petit ksar Laâwina (la petite source), le vénérable saint homme, Sid El Hadj Abderrahmane y édifia une mosquée : al masdjid al atiq.

A sa mort, celle-ci devint un mausolée abritant sa sépulture. Deux siècles plus tard, un autre saint homme vint s'établir dans le ksar : Sidi M'hammed Ben Bouziane. Le ksar prit alors le nom de ksar Kenadsa. D'après Ibn Abd-as-Salam an-Naçiri, cette appellation aurait un rapport avec la vocation du saint homme, qandasa et taqandasa, en arabe classique signifiant « faire acte de pénitence et, par extension, épouser la voie du taçawwuf » (soufisme).

Après son installation dans ce ksar, le saint homme fit bâtir sa zaouïa. Peu après, le ksar connaît un essor et la vie de ses habitants gravitera autour de cet édifice religieux. Sidi Ben Bouziane entreprend ensuite de construire une seconde mosquée à l'extrémité orientale du ksar. Cet acte avait toute son importance, car selon le Pr Abderrahmane Moussaoui (*), elle est « le fruit d'une volonté délibérée de différenciation. Il s'agissait de se distinguer des établissements de la région. La construction de la mosquée Ben Bouziane est une façon de signifier que désormais la commu-

nauté n'est plus organisée uniquement sur la base du lien du sang. Un nouvel ordonnancement social s'est mis en place. D'une communauté « naturelle », on est passé à une autre, culturelle celle-là, où l'organisation se fait par un choix délibéré du mode d'agrégation. Désormais, le spirituel devient une manière plus élaborée de se regrouper pour se distinguer du reste. En faisant de sa tarîqa l'axe d'un nouvel ordonnancement, Sidi M'hammed instaure un nouveau principe d'agrégation et de solidarité ».

Avant de se lancer dans l'édification de ce masdjid, le saint homme prend d'abord le soin de restaurer la vieille mosquée qui accueillait les fidèles pour la prière du vendredi, avant de construire une mosquée avec « de nouveaux modes d'accès aux fidèles ». Le professeur Moussaoui ajoute encore à ce sujet : « Le lien du sang n'est plus l'unique mode identificatoire de la communauté kenadsie. Désormais, on peut s'intégrer au ksar en s'affiliant à la zâwiya dont le symbole matériel en est la mosquée Ben Bouziane. Plus besoin d'être uni par le sang pour faire partie de la communauté, il suffit d'y adhérer par le cœur ; cette filiation du qalb (cœur) que les mu-

sulmans ont de tout temps opposée, avantageusement, à celle du çulb (rein) ».

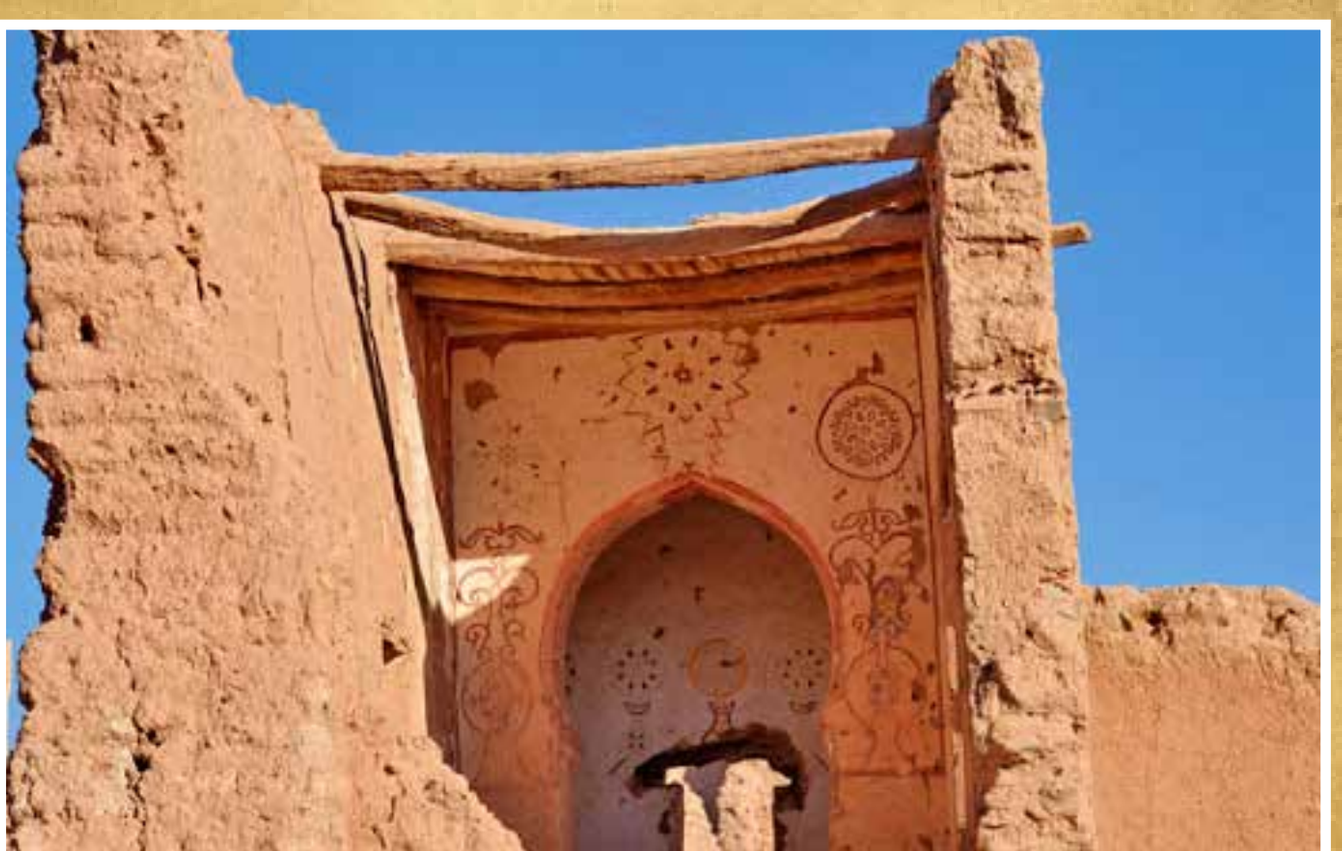
La construction de la mosquée de Sidi Ben Bouziane se fera de son vivant. Il la dote d'une belle architecture, la surmontant d'une belle toiture « (banâhu binâ'an`ajîb wa saqqafahu) ». Ce lieu de prière confère au saint homme respect et déférence et ce, bien au-delà de sa mort puisqu'aujourd'hui encore son mausolée reste un lieu de visite et de ziara pour de nombreux fidèles venant de différentes régions du pays.

De son vivant, il y officie lui-même les cinq prières quotidiennes et ce, jusqu'à la mort de son fils Al Hadj Abdel Wahab qu'il enterre à la gauche du mihrab.

Dès lors et pendant les vingt ans qu'il vivra encore, il transformera sa mosquée en lieu de recueillement et de réunions pour les adeptes de douaâ et de séances surérogatoires, tandis que les prières canoniques seront effectuées sous sa direction au sein de masdjid el atiq qui retrouve ainsi ses fidèles.

Hassina Amrouni

Source :
(*) Moussaoui Abderrahmane, anthropologue, Maître de conférences IDEMEC Aix En Provence
In : http://kenadsa.e-monsite.com/pages/histoire-de-kenadsa/



Malika MOKEDDEM et Yasmina KHADRA
ICÔNES DE LA LITTÉRATURE ALGÉRIENNE
Par Hassina Amrouni

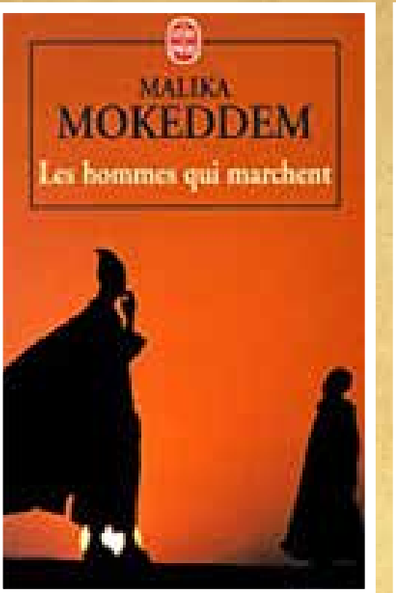
Tous deux natifs de Kenadsa, Malika Mokeddem et Mohamed Moulessehoul plus connu sous le nom de Yasmina Khadra ont offert à la littérature algérienne quelques-unes de ses plus belles pages de noblesse.

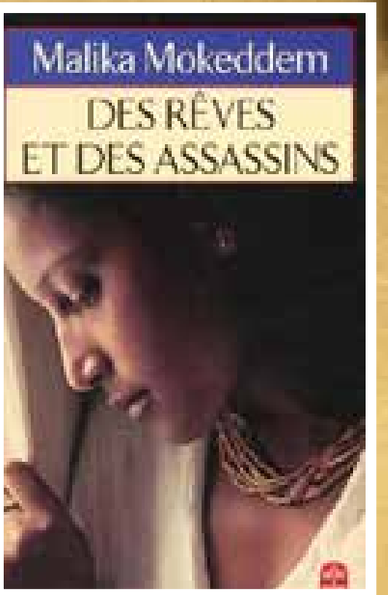
Tous deux ont embrassé d'autres carrières, la première en tant que médecin néphrologue et le second en tant qu'officier de carrière mais l'amour de la littérature les a, tout naturellement, menés vers l'écriture.

Malika Mokeddem, la fille du désert

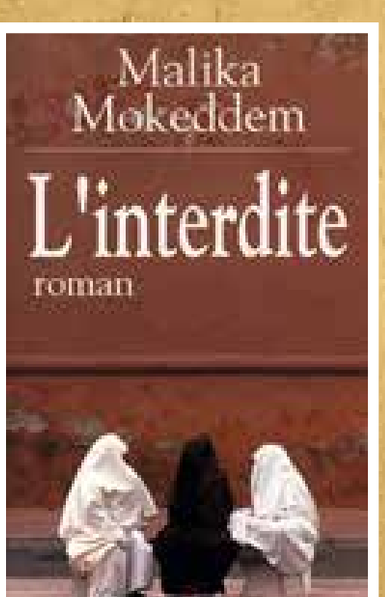
C'est le 5 octobre 1949 que la petite Malika voit le jour à Kenadsa au sein d'une famille nomade sédentarisée. Elle sera l'aînée d'une fratrie de treize enfants.

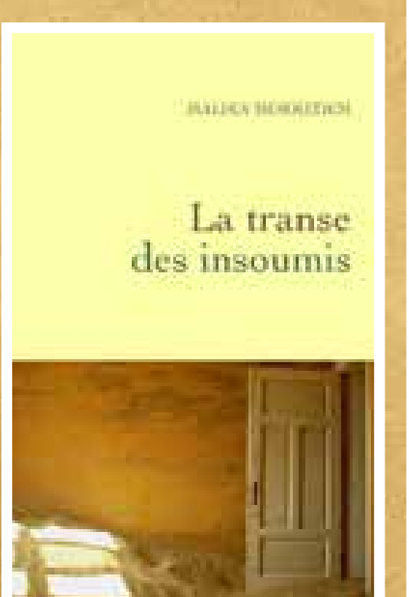
Alors que la majorité des filles de sa condition n'a pas la possibilité de fréquenter les bancs de l'école dans cette Algérie colonisée, la petite Malika saisira cette chance et s'accrochera à ses études comme à une planche de salut. Scolarisée à partir de 1954, elle arrive au collège, à Bechar en 1962. Durant tout le temps où elle est scolarisée, elle sera la seule fille en classe. Une fois son bac en poche, elle entame des études de médecine à Oran, avant de partir en France pour se spécialiser en néphrologie. En 1979, elle s'installe à Montpellier où elle exerce en tant que néphrologue dans un cabinet privé avant d'arrêter l'exercice de sa profession en 1985 pour se consacrer pleinement à l'écriture.

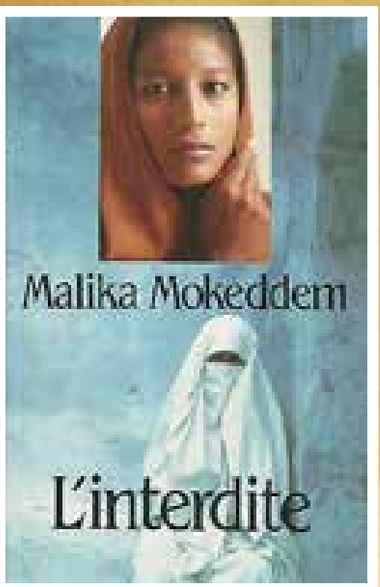


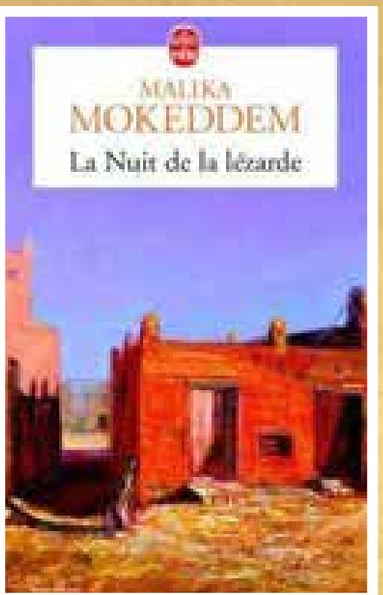


A travers une écriture engagée contre l'oppression des femmes, elle publiera une dizaine de romans à partir de 1990. Son premier roman, Les hommes qui marchent, reçoit le Prix Littré en 1991. Il sera suivi de plusieurs autres grands succès littéraires tels que Le siècle des sauterelles (Ramsay, 1992), L'Interdite (Grasset, 1993), Des rêves et des assassins (Grasset, 1995), N'Zid (Grasset, 2001), Mes Hommes (Grasset, 2005), La désirante (Grasset, 2011)…









« L'Ecrivain » Yasmina Khadra

Né Mohammed Moulessehoul mais plus connu sous le pseudonyme Yasmina Khadra, l'autre grand nom de la littérature algérienne qui a vu le jour à Kenadsa le 10 janvier 1955, a d'abord embrassé une carrière militaire. Le choix de départ a été fait par son père, lui aussi officier, qui, à l'âge de 9 ans, l'envoie à l'école militaire d'El Mechouar à Tlemcen, ensuite à l'école des Cadets de la Révolution afin de le former au grade d'officier.

Engagé dans la lutte antiterroriste durant la décennie noire, le commandant Moulessehoul fait valoir en 2000 ses droits à la retraite pour se consacrer enfin à sa passion : l'écriture. Si durant sa carrière militaire il a déjà publié plusieurs titres sous son véritable nom (Houria (Enal,

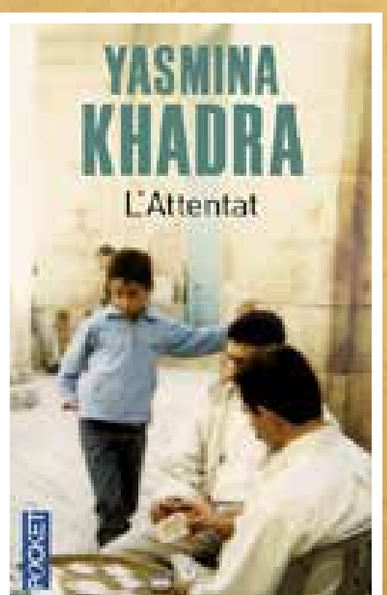
1984), La fille du pont (Enal, 1985), El Kahira (Enal, 1986), De l'autre côté de la ville (L'Harmattan, 1988)…), sa carrière ne connaître de véritable succès qu'à partir des années 1990 lorsque le public découvre les romans de l'énigmatique Yasmina Khadra.

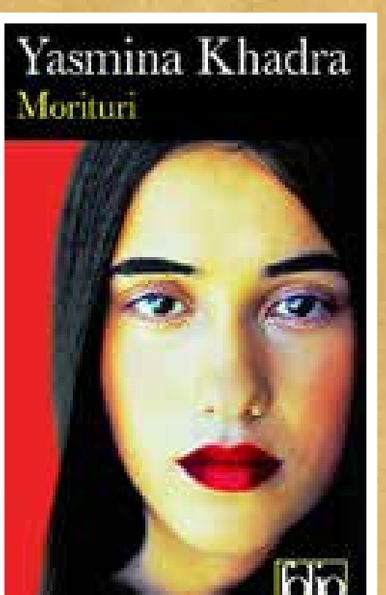
C'est après avec publié un roman policier intitulé Le dingue au bistouri, paru sous ce pseudonyme, qu'il entame cette nouvelle étape charnière de sa carrière. Il sera suivi par des dizaines d'autres : Morituri (Baleine, 1997), L'Automne des chimères (Baleine, 1998), Les Agneaux du Seigneur (Julliard, 1998)…

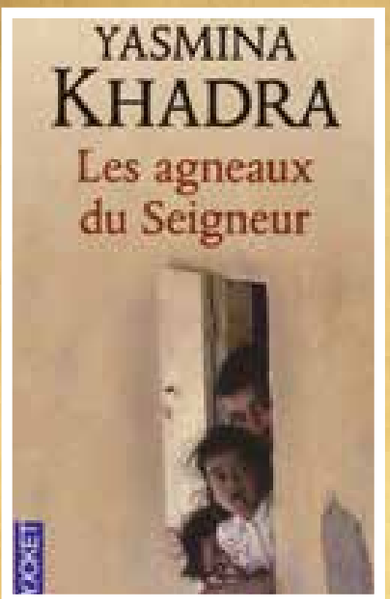
Cette série de romans policiers dont certains seront auréolés de prix et d'autres adaptés au cinéma (Morituri), il publie quelques titres autobiographiques comme L'Ecrivain, L'imposture des mots ou Cousine K., publiés chez Julliard entre 2001 et 2003. Ils seront suivis de plusieurs trilogies au succès international (Les hirondelles de Kaboul, L'Attentat et Les Sirènes de Bagdad, parus chez Julliard en 2004, 2005 et 2006)

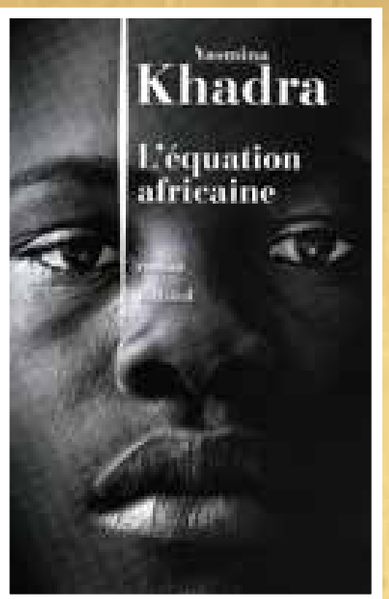
Traduits dans des dizaines de langues, adaptés au cinéma ou en BD, les romans de Yasmina Khadra sont des best-sellers.

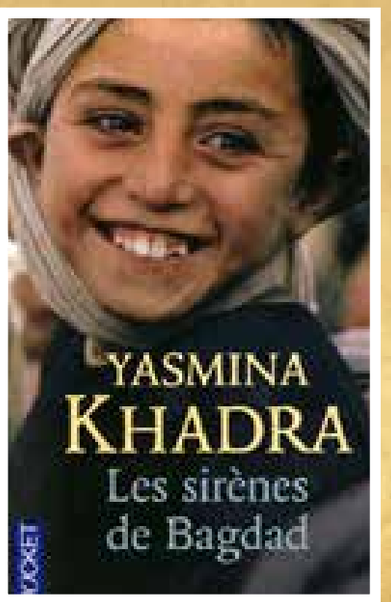
Il enchaîne avec d'autres titres au succès incontesté









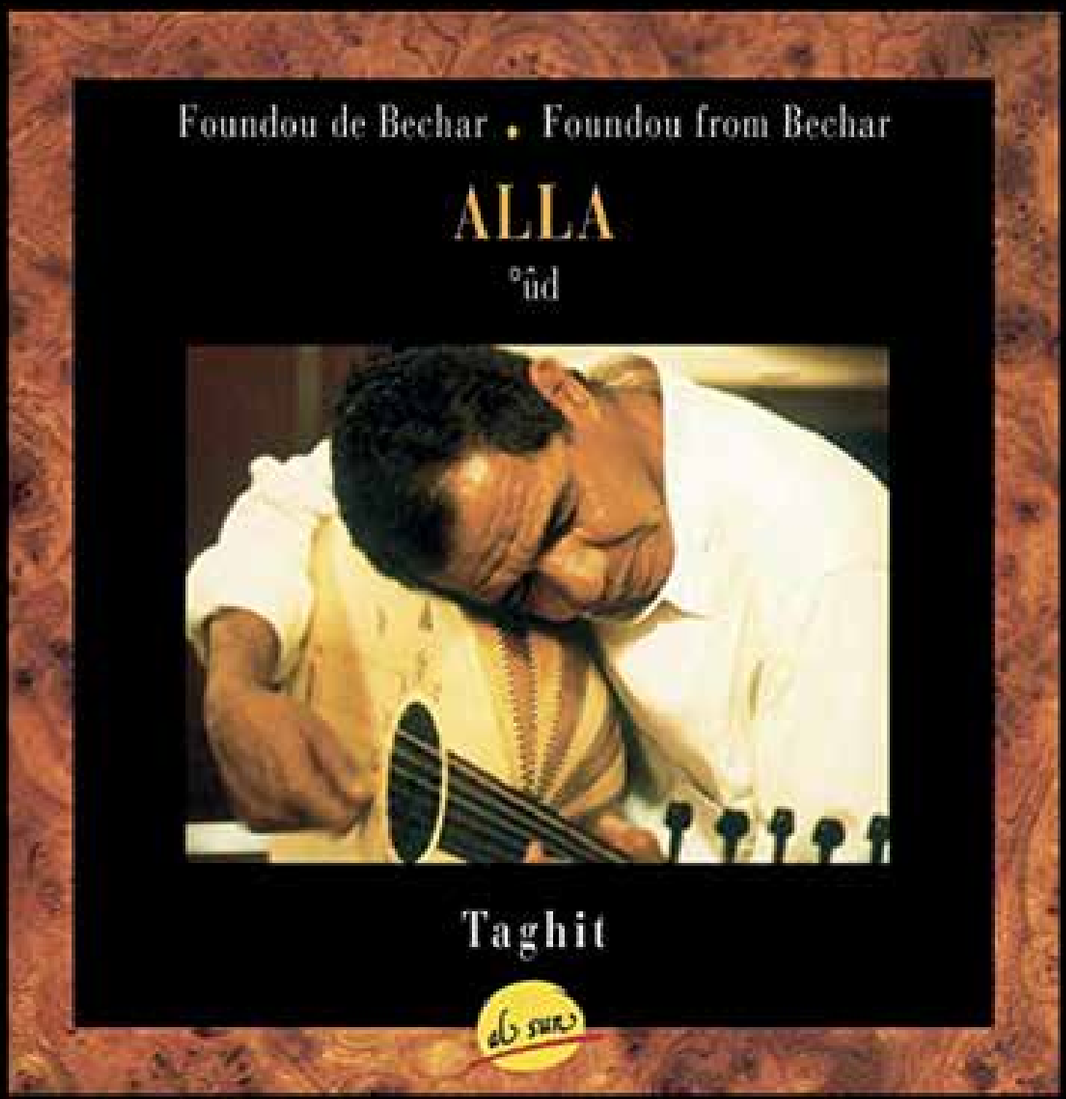


: Ce que le jour doit à la nuit (Julliard, 2008), L'Olympe des infortunes (Julliard, 2010), Les chants cannibales (Casbah éditions, 2012), La Dernière Nuit du Raïs (Julliard, 2015), Dieu n'habite pas La Havane (Julliard, 2016), Khalil (Casbah éditions et Julliard, 2018) et L'outrage fait à Sarah Ikker (Casbah éditions et Julliard, 2019)…

Hassina Amrouni

Source :
Achour Cherfi, « Ecrivains Algériens. Dictionnaire biographique », Casbah éditions, Alger 2003, 391 pages

Alla

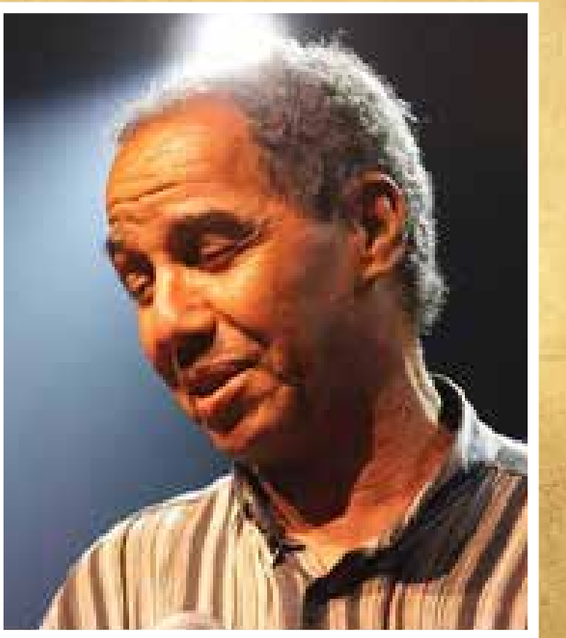


Le maître du Foundou

Par Hassina Amrouni

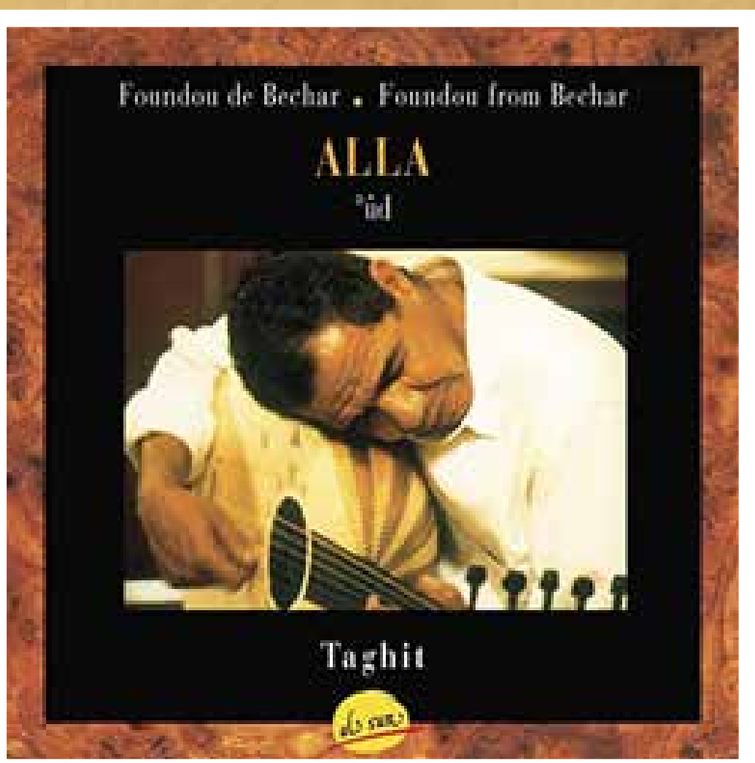
Originaire de Béchar, Abdelaziz Abdallah a accédé à l'universalité grâce à la musique traditionnelle sahraouie, le foundou, à laquelle il a donné ses plus belles de noblesse.

Fils de Abdelaziz Embarek venu de Taghit (sud-est de Béchar), et d'une mère originaire de Tafilalet, au sud du Maroc, Alla, de son vrai nom Abdelaziz Abdallah, a vu le jour le 15 juin 1946. Dernier-né d'une fratrie de 12 enfants, il quitte l'école à l'âge de 15 ans pour travailler et aider à subvenir aux besoins de la nombreuse famille. De simple électricien, il devient boulanger avant d'ouvrir son propre magasin de meubles en 1986.



Grand passionné de musique, il fabrique à l'âge de 16 ans son premier luth en récupérant bidon, bouts de bois et câbles de frein de vélo. Sur cet instrument de fortune, il gratte ses premières notes maladroites, face à un public conquis : les gamins du quartier.

A force de persévérance, il parvient en 1972 à acheter son premier luth, ce qui lui permet d'exécuter un florilège de notes de chants sahraouis et ce, toujours au grand bonheur d'un public restreint qui sait apprécier la dextérité de cet artiste autodidacte et



passionné. Refusant de se conformer à un moule académique et classique, Alla développe son propre style musical qu'il baptise le foundou. Un style « qui réside sur des chants de luth de musique calme improvisée combinant des dimensions berbère, arabe et africaine ». Concernant l'étymologie du mot « foundou », d'aucuns renvoient l'origine du terme à « fond doux », d'autres à son père qui était surnommé Embarek Foundou, parce qu'il travaillait à cette époque au « fond 2 » de la mine de Kenadsa.

Quoi qu'il en soit, le jeune artiste va se lancer dans une carrière artistique qui va le mener, dès 1992, en France où il représente l'Algérie lors d'un concert donné à l'Unesco. Il décide de s'installer dans la capitale française. Il entre en studio (Disque Al Sur aujourd'hui Concord) pour enregistrer ses premiers albums (1992, 1994, 1996). Cela se fera presque à contrecœur car pour Alla la musique a quelque chose de mystique et l'aspect commercial ne l'intéresse pas du tout. Fort tout de même de ce grand succès, il est invité à se produire sur les plus grandes scènes du monde. Il parcourt la planète, allant de Paris à Stockholm, en passant par Belo Horizonte ou Casablanca. En 2001, Lyndaris Production parvient à le convaincre de

faire son retour ; il enregistre Zahra distribué par Night & Day.

Alla est un artiste exceptionnel. Ses concerts sont des improvisations réussies et son inspiration est volontairement une sorte d'exorcisme de tout ce qui lui fait mal et le touche.

Ses décennies consacrées à la musique l'ont définitivement fait entrer dans la cour des grands maîtres du luth. A ce titre, l'un de ses pairs, l'Irakien Mounir Bachir, dira un jour à un groupe de journalistes algériens à son sujet : « Mais vous avez en Algérie un luthiste exceptionnel, dont le jeu échappe aux schémas de la musique arabe. » En effet, son genre musical se définit comme un rythme battu sur un luth (oûd). « Une improvisation, à partir de quelques thèmes empruntés au musicien, un accompagnement rythmique avec des ustensiles de fortune, et par celui qui le désire, les longs silences impromptus, un égrènement aérien des sons, une derbouka grave et vibrante, frappée à la manière d'une tabla, le tout dans l'intemporalité, la plénitude des instants, des grands espaces… ».

Au cours de sa longue et riche carrière, Alla s'est vu décerner plusieurs distinctions, récompensant les efforts accomplis et les sacrifices consentis pour amener son style de musique traditionnel sur la scène internationale. A Béchar, il est considéré comme le plus grand ambassadeur de la région, voire de l'Algérie à l'étranger. Une stèle artistique représentant un oûd géant trône au milieu d'un rond-point de Béchar, sa ville natale, en hommage à cet artiste exceptionnel, enfant prodige du pays.

Hassina Amrouni